

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2004)
Heft: 63-64

Artikel: Discours 6. De la vanité et de l'importance des sciences [texte et notes]
Autor: Turrettini, Jean-Alphonse / Berchtold, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080310>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Discours académiques

de J[ean] Alphonse Turretini,
pasteur de l'Église et de l'Académie de Genève,
professeur de théologie¹ et d'histoire ecclésiastique,

qui contiennent de nombreux enseignements concernant le développement des sciences, l'illustration de la *vérité** chrétienne, l'incitation à la *foi** et la paix des chrétiens.

DISCOURS 6

DE LA VANITÉ ET DE L'IMPORTANCE DES SCIENCES

Étudie, non pour en savoir davantage, mais pour mieux savoir.
(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 89, 23)²

Hommes importants, pères de la *patrie**, prince illustrissime, et vous hôtes divers, qui portaient le nom illustre de vos aïeux, hommes vénérables et célébrés, préposés soit à l'organisation des rites, soit à l'enseignement des arts moraux, mes auditeurs, tant que vous êtes, fort remarquables et fort cultivés et vous, élèves choisis de notre Académie et de notre école³, nous nous sommes réunis pour dissenter de la *vanité** et de *l'importance** des sciences [*de scientiarum vanitate & præstantia*], des ses avantages et de ses inconvénients, du bon et du mauvais usage de celles-ci⁴. Ce sujet, noble en lui-même, convenant à ce jour solennel et digne de cette assemblée d'hommes illustres, c'est cependant la nécessité qui nous pousse à en parler. En effet, étant donné que, ces dernières années, de ce haut lieu, nous parlions des lettres et que nous exposions dans l'un ou l'autre de nos discours⁵, librement et sans fard⁶, tantôt les conclusions *érudites** de nos récentes recherches, tantôt les malheurs qui menacent les lettres, tantôt enfin quelques-unes de nos réflexions sur les réformes et la promotion des études, nous prîmes soudain conscience de deux genres *d'erreurs**, que dis-je d'accusations [*reprehensionum, immo criminationum*], l'une à l'autre contraire. Ne s'est-il pas trouvé des personnes qui nous reprochèrent de trop grandes louanges de l'*érudition** humaine⁷, de trop grands éloges des docteurs, des *philosophes**⁸ surtout et des critiques, d'autres par contre qui nous tinrent rigueur d'un trop grand mépris des disciplines vulgaires, d'une trop grande liberté à critiquer les *vices** [*vitiis*] des docteurs ? De ces

accusations, même si les unes sont le contraire des autres, il nous a cependant semblé qu'il fallait, au prix d'un ouvrage, traiter la chose en elle-même et remettre sur le métier la question, *utile** en soi, du vrai prix des sciences [*de vero scientiarum pretio*]. Et si, chers auditeurs, s'il appartient au sage d'estimer chaque chose suivant son mérite, d'attribuer à chacune ni davantage ni moins qu'il lui revient, d'y consacrer la même quantité de travail, de zèle et d'application, qu'y a-t-il de plus digne d'hommes lettrés, d'hommes qui passèrent leur vie à apprendre et à cultiver les sciences⁹, que de statuer en toute droiture sur leur dignité et sur leur prix ? Le cas échéant, [il ne faudrait pas] qu'un *vain**¹⁰ orgueil* [*vanam superbiam*]¹¹, à propos de choses la plupart du temps tout à fait *inutiles** [*inanissimas*]¹², ne gonfle [*tumesceret*] la troupe des *érudits**, ni que les sciences elles-mêmes, *se glorifiant* de leur importance¹³ comme si elle était naturelle, ne se vengent du mépris et de la misère où elles sont tenues. Ce n'est pas ainsi, chers auditeurs, ce n'est pas ainsi que nous nous ferons des avocats qui ne plaident que les causes qu'ils approuvent. Nous n'imiterons pas ces boutiquiers ambulants [*pharmacorum*] qui ne sont intéressés qu'à vendre leur marchandise¹⁴; nous, les *vices** [*vitia*] et les louanges de notre art, les avantages et les inconvénients de nos études, nous les exposerons sur le même plan, nous les pèserons sur une balance exacte. Prêtez plutôt une oreille favorable, vous que je contemple, hommes instruits de toutes les catégories, dont nous admirons les talents, dont nous louons les veilles [studieuses], dont nous considérons les travaux, bien plus, à l'exemple desquels nous recommandons chaudement l'études des lettres: c'est pourquoi, s'il [vous] semble que notre discours, dans la première partie qui va suivre, parle contre les sciences¹⁵, il sera clairement établi par ce qui suit que ce discours n'est pas contre vous, ni n'enlève quoi que ce soit aux louanges *vraies** et authentiques que mérite votre enseignement.

[I. DE LA VANITÉ DES SCIENCES]

Il est en ainsi, chers auditeurs, que chaque fois que nous portons un jugement sérieux sur les lettres ou sur les disciplines magistrales des lettres, de nombreux arguments se présentent assurément pour les rabaisser et elles semblent se concilier si ce n'est du mépris ou de *l'envie** [*contemptum ac invidiam*]¹⁶, toutefois moins de respect, moins de dignité. En effet si nous examinons en notre âme soit les limites exigües dans lesquelles les lettres sont cantonnées, soit le fatras des sujets *inutiles** [*rerum inutilium*]¹⁷ dont elles abondent, soit le travail et la peine [*laborem ac molestiam*] qu'il faut souffrir pour les obtenir, soit les *vices** [*vitia*] auxquels la plupart du temps sont sujets ses sectateurs¹⁸, soit enfin les effets pervers qu'elles produisent [*pravos quos edunt [literæ] effectus*]¹⁹, tantôt dans la société civile, tantôt dans la religion, le soupçon grandit alors à partir de tous ces arguments qu'il aurait peut-être mieux valu pour le genre humain qu'aucune science n'ait jamais existé²⁰.

[I, 1. *LES SCIENCES*: à quel point elles sont hors de portée !] En effet pour parler tout d'abord des limites exigües dans lesquelles elles sont cantonnées, oh ! combien notre savoir est modeste ! Oh ! combien notre *ignorance** [*ignoramus*]²¹ est *grande** ! Combien d'objets scientifiques [restent] absolument ignorés et même *recouverts d'un voile* des plus opaques* [*densissima caligine obvoluta*]²² ? Combien d'autres [restent] tellement *incertains** [*in dubia*], tellement contestés qu'il est possible d'en discuter à part égale *le pour ou le contre**²³ ? Combien d'autres, enfin, manifestement *erronés** [*manifesto falsa*]²⁴ et en rivalité complète avec les principes d'une raison pure²⁵ ? Certes, comme disait Cicéron à son époque, «rien d'aussi absurde*²⁶ ne peut être proféré qui n'ait pas été déjà exprimé par un savant et un philosophe*» [*Traité de la divination*, II, 58]²⁷. Enlevez de la théorie²⁸ de n'importe quel savant *érudit** et célèbre tout ce qui est *faux** [*erroneum*], ce qui est *inepte** [*ineptum*], ce qui est *incertain** [*dubium*], ce qui est *obscur** [*obscurum*]²⁹, ce qui relève d'un avis téméraire ou d'un jugement hâtif, que pensez-vous, à la fin, auditeurs, que pensez-vous qu'il restera ? Ceux qui ont la réputation d'être savants *s'enorgueillissent** [*superbiunt*] la plupart du temps de leur *vain** [*vana*] renom d'*érudition**. Tandis que ceux qui sont vraiment savants, la conscience qu'ils ont de l'ampleur de leur propre *ignorance** [*ignorantiae*]³⁰ et de leur petitesse les maintient dans leur limite. Tant qu'il s'agit de renverser ou de repousser les préceptes d'autrui, ni les arguments ni le zèle ne font défaut. Mais quand, au contraire il est question d'apporter des arguments, *de construire, d'étayer*³¹, quel effort, quel travail ! Assurément, si j'omets les *philosophes** anciens, dont la grande famille des Pyrrhoniens³² ou des Académiciens s'était vouée au principe selon lequel il n'y avait rien de *certain** sur lequel on puisse trancher, si je passe ici sous silence Socrate, qui, alors que l'oracle d'Apollon l'avait proclamé l'homme le plus savant du monde, allait lui-même répétant qu'«*il ne savait rien si ce n'est cette seule chose*» [*Socratem, qui sapientissimus mortalium ab Apollinis oraculo pronuntiatus, ipse tamen «nihil scire, nisi id unum» profitebatur*]³³, si je ne mentionne pas ici Cicéron, cet homme de génie qui introduisit à Rome la mise en doute radicale qui était le propre de l'Académie, et qui retournait en son contraire les sujets principaux de toutes [*les philosophies**]³⁴, par exemple la [question] de la nature des dieux³⁵, de l'immortalité de l'âme³⁶, de la Providence, du Destin, des termes des biens et des maux³⁷, au point qu'il pouvait prétendre que dans tout cela il n'y avait *rien de certain** [*nihil certi*], rien de confirmé, si, disais-je, nous les laissions de côté, l'époque où nous vivons, notre époque qui est éloignée des toutes ces autres par un intervalle si grand, qui enrichit tous les arts et les sciences grâce à de tels *progrès** [*tantis incrementis*]³⁸, notre époque donc ne met pas tant *en lumière** [*non tam nova in luce profert*] de nouveaux éléments, qu'elle ne ranime la conscience d'anciennes *ténèbres** [*veterum tenebrarum*]³⁹, elle ne suggère pas tant des dogmes nouveaux à nos yeux que de nouveaux doutes et

plus elle *dévoile** d'éléments, plus elle en enseigne, plus nombreux sont ceux dont elle démontre *l'ignorance** [*ignorari*] où nous sommes restés⁴⁰.

Appréciez la question, chers auditeurs, et pensez dans votre esprit si ce n'est à toutes les disciplines, car ce serait une tâche infinie, du moins à la *philosophie**, ainsi qu'à *l'histoire**; il sera ainsi possible de discerner avec plus de *clarté** les *ténèbres** de l'esprit humain, ses doutes, *ses erreurs**, ses *fluctuations* [*hinc humanæ mentis tenebras, dubia, errores, fluctuationes, non obscure cernere licebit*].

[*LA PHILOSOPHIE: combien elle est imparfaite !*] La *philosophie** est définie par beaucoup [comme] la capacité à disserter sur tous les sujets; par d'autres comme la connaissance des choses humaines et divines. Mais en fin de compte, où doit-on la chercher, cette connaissance de toute chose ? Où [trouver] cette capacité à disserter sur tout ? [Considérez] plutôt combien cette discipline est *imparfaite, incomplète, emplie de doutes* [*quam imperfecta, quam manca, quam dubii plena*], elle qui revendique de tels [buts], qui fait de telles promesses ? Dans la métaphysique, combien de doutes ? Dans la physique, combien de conjectures ? Dans les théories sur l'intelligence et l'esprit, quelle *obscurité** ? Dans chacun [de ces domaines], combien tout est vraisemblable⁴¹ plutôt que *vrai** et combien le *vrai** est proche du faux [*quam omnia verisimilia magis quam vera, & vera falsis quam finitima*] ? De sorte que c'est celui qui fait les meilleures conjectures qui semble approcher de plus près la *vérité**⁴². En effet, combien est *obscure** la *vérité**, combien elle reste dans l'*ombre*, puisque même ce qui est commun à tous, même cela ne serait pas un *critère**⁴³ sûr et indubitable [*cum ne id quidem inter omnes constet, quodnam sit certum ac indubitatum rei certæ criterium** ? Et l'évidence⁴⁴, direz-vous ? Mais, alors que très fréquemment des [savants] qui pensent des choses opposées prétendent qu'ils ont des conceptions évidentes, par quelle connaissance alors, par quel jugement la *vérité** évidente pourrait être discernée de l'*erreur** [Descartes, *Méditations*, IV] [*vera evidentia a falsa secernetur*]⁴⁵ ? Vous pourrez rétorquer que Dieu, qui est bonté et *vérité**, dans les choses que nous concevons avec *clarté**, ne pourrait pas permettre que nous soyons trompés; vous dites vrai; mais cependant ce n'est pas là le premier fondement de toute *vérité**, si l'existence même de Dieu, sa bonté, sa *vérité** doivent s'appuyer sur un fondement préalable⁴⁶. Qu'est-ce qui devrait être plus *certain** que l'existence de mon *corps**, que le fait que moi, qui vous parle, que vous, qui m'écoutez, nous ne sommes pas de purs fantasmes, de pures idées, de purs songes⁴⁷ ? Et cependant le plus célèbre philosophe de notre temps affirme [Malebranche, *Éclaircissements sur la Recherche de la Vérité*] que l'existence du *corps** ne peut être prouvée par un mouvement de la raison, ni ne peut se faire connaître si ce n'est par un mouvement de la *foi**; [ce qui signifierait] qu'aucun mouvement de *foi**, qu'aucun savoir sur la Révélation, qu'aucune étude ou confirmation des faits des Évangiles ne pourrait exister sans l'existence présupposée du *corps**⁴⁸. Et que devrait-il y avoir, pour l'esprit humain, de plus certain, de plus

confirmé que le discernement⁴⁹ dans l'opposition entre ce qui est dissimulé et ce qui ne l'est pas ? Cependant, ajoutez quelque chose à l'infini, il semble que ceci soit, aux yeux du plus grand nombre, *contradictoire**, alors que d'autres affirment que rien ne contredit [la possibilité] des *infinies infinités des infinis*. Mais que devrait-il avoir chez les *philosophes** de plus *certain**, en premier lieu, de plus inébranlable, que le fait évident qu'une chose qui se contredit elle-même dans le même temps ne peut exister ? Cependant nous voyons qu'est affirmé le fait qu'un seul et même *corps** est dans le même temps un et multiple, grand et petit, élevé et bas, glorieux et vil, qu'il diffère de lui-même et qu'il ne diffère pas de lui-même, et qu'il diffère d'autant plus de lui-même qu'il diffère de lui-même (de ces *contradictions**⁵⁰ je ne sais s'il est même possible d'en imaginer de plus denses), cela est non seulement affirmé dans *la pleine lumière** de l'esprit, de la *philosophie**, de la morale, chez les peuples les plus cultivés, les Français, les Allemands, les Italiens, les Espagnols, mais imposé quotidiennement par des supplices promis tantôt dans cette vie, tantôt dans la vie future. Je ne dis pas cela, chers auditeurs, comme si je devais estimer qu'il n'y a rien de *certain** ou comme si j'étais dans *l'erreur**, abusé par la sagesse d'un fou⁵¹; mais afin que les *ténèbres** de *l'esprit humain*⁵², les délires des lettres [*ut humanarum mentium tenebræ, literatorum deliria*], et même l'imperfection et la *vanité** [*imperfectio & vanitas*] de ces disciplines elles-mêmes soient reconsidérés grâce à ces exemples.

Combien d'[exemples] concernant la nature des *corps**, combien concernant les phénomènes naturels, pour lesquels même les plus perspicaces parmi les *philosophes** ont vu *trouble** [*cæcutiunt*] ? Que semble-t-il exister de plus *clair**, à première vue, de plus évident que le mouvement ? Et cependant ce qu'est sa nature, ce qu'il ajoute au *corps**, comment il se transmet, ce que sont ses degrés, quelles qualités possède un *corps** mu deux fois plus rapidement qu'un *corps** mu deux fois plus lentement, ces questions et d'autres encore, malgré leur simplicité extrême, continuent à nous échapper⁵³ et les *philosophes** d'aujourd'hui sont forcés de l'avouer à moins que ne puisse se produire un *deus ex machina*. Les plus modernes [d'entre eux] enseignent avec raison que tout dans l'univers se fait suivant des règles de mécanique et que tout se développe à partir de diverses grandeurs, figures et mouvements des parties⁵⁴; mais dans chaque *corps**, dans chaque phénomène, quelle figure précise des parties, quelle grandeur, quel mouvement, cela impossible de le dire *avec certitude**. [De comprendre] pourquoi une pierre tombe par terre, il semble que ce soit là une recherche sans valeur; et cependant, il serait naïf, celui qui *ignorerait** l'ampleur des difficultés que pose cette question. Comment se fait-il que, selon ma fantaisie, je puisse bouger un bras ou un pied⁵⁵, comment se fait-il qu'un petit morceau de matière, que l'on appelle un fruit, portée à mon palais, me procure du *plaisir**⁵⁶, que par contre une toute petite particule de fer, lorsqu'elle traverse mon *corps**, provoque en moi de la douleur, comment se fait-il que si je veux

parler français je possède en grand nombres des mots français, que si je veux parler latin, j'ai des mots latins, que si je veux parler allemand, j'ai des mots allemands⁵⁷, tous ces miracles de la condition humaine et d'autres encore, quoi que nous proférons, quoi que nous puissions dire, échappent même à un Œdipe. La solidité des voûtes célestes, que les Anciens avaient rêvée, est solidement confirmée: mais les matières fluides⁵⁸ qui composent ces voûtes, comment s'échappent-elles en de si nombreux *tourbillons*, comment dans ces grand tourbillons, de plus petits, tout à fait distincts, se forment-ils, comment ces *tourbillons* variables, malgré leur mouvement opposé, ne se gênent-ils pas l'un l'autre⁵⁹; comment ne font-ils pas obstacle au passage de la *lumière**; comment une matière qui se meut très rapidement et qui, suivant les règles du mouvement, devrait se briser et s'envoler facilement, se coagule-t-elle dans le centre des *tourbillons* et forme-t-elle ces globes de feu que nous appelons astres; comment la terre, qui devrait se mouvoir plus rapidement dans l'aphélie⁶⁰, plus lentement dans le périhélie avance-t-elle au contraire plus lentement dans le périhélie et plus rapidement dans l'aphélie, comme le plus grand mathématicien de notre époque, Newton, l'a prouvé [*Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, II ⁶¹]; comment enfin cet amas de matière immense, à la fois fluide et rapide, à travers tant de siècles, bien plus tant de millénaires, a-t-il perduré; l'exposé, cas par cas, de tous ces problèmes et la résolution des doutes qui en découlent ont vaincu le zèle des *philosophes** modernes. Enfin, pour ne pas continuer avec d'autres innombrables problèmes qui nous échappent dans la physique⁶², qui a jamais expliqué par les lois de la physique la procréation et la prolifération du plus minuscule des êtres vivants⁶³, du plus insignifiant végétal ? C'est pourquoi je ne dirais pas que les desseins et les secrets de la nature des choses sont enfouis dans un puits démocratéen⁶⁴, mais dans les *ténèbres** les plus profondes, dans les sanctuaires les plus reculés⁶⁵.

[*L'HISTOIRE**: combien elle est imparfaite !] Mais peut-être la mémoire des faits passés est-elle plus parfaite, peut-être est-elle entachée de moindres vices* [*minoribus vitiis*] ? Bien au contraire il n'y a rien de plus *imparfait**, rien de plus *obscur**, rien de plus *incertain** [*nihil imperfectius, nihil obscurius, nihil incertius*], quelle que soit la partie de l'*histoire** que vous considérez, qu'elle soit ancienne ou récente, qu'elle soumette les faits à des calculs temporels, ou qu'elle narre les événements eux-mêmes, ou qu'elle en explore les causes, ou qu'elle s'occupe de la mise par écrit de ceux qui concernent la politique ou l'histoire de l'Église. Les trois premiers millénaires, si vous considérez seulement les quelques siècle qui sont transmis dans les Écritures Saintes, dans quelles *ténèbres** ne demeurent-ils pas ensevelis, de quelle *obscurité** ne demeurent-ils pas recouverts [*quibus in tenebris sepulta, quantâ nocte obducta jacent*] ? Étant donné que le plus *érudit** des Romains, Varron⁶⁶, certifie [Varron, cité par Censorin, *Livre sur le jour natal*] que le temps de l'*histoire** ne commence pas avant les olympiades, que tout ce qui a précédé est *obscur** et fantaisiste [*obscurum ac*

fabulosum] – cette limite tombe assurément au troisième siècle du quatrième millénaire – dans l'histoire des Chaldéens, des Assyriens, des Égyptiens et des autres peuples antiques, quelle *ignorance** et quelle *obscurité** [*ignorantia & caligo*] ? Et dans l'histoire la plus lointaine des Grecs, combien de *fables**⁶⁷, d'*inepties**, de bavardages [*fabulae, ineptiae, nugae*] et de prodiges, pour citer cette maxime célèbre du satiriste :

*Et tout ce que la Grèce menteuse**

*Ose [dire] de l'histoire** [Juvenal, *Satires*, X, 174-175]⁶⁸ ?

Ainsi [cette maxime] dont Quintilien est l'auteur : 'il y a la même liberté pour les historiens* grecs que pour les poètes' [Quintilien, *Institution oratoire*, II, 4, 19, début]. Mais pourquoi les Romains se moquent-ils des Grecs, alors que leurs propres annales ne sont pas beaucoup plus fiables sur ce point, ou que, de l'aveu de Tite-Live selon qui «[la tradition] est plus enjolivée par des récits poétiques qu'étayée par d'irréfutables documents historiques» [Tite-Live, *Hist.*, VI, 1, Introduction]⁶⁹, ils eurent un commencement. J'ajouterai que tout ce qui a été entrepris par les Gaulois pour prendre Rome aux Romains et la brûler (à savoir une entreprise de trois cent soixante-six ans), Tite-Live lui-même n'hésite pas à le remettre en question soit à cause de l'extrême ancienneté, soit à cause de la rareté des sources, soit du fait que les écrits de cette époque, pour la plupart, ont été brûlés. Mais à quoi bon m'attarder sur les anciens⁷⁰, alors que l'*histoire** des toutes les époques et de tous les peuples abonde en failles [*vitiis**] si nombreuses, est entachée de tels défauts [*defectibus**] qu'on ne peut quasiment pas se fier à la plupart des faits ?⁷¹ Combien de fois les écrits font complètement défaut ?⁷² Et combien de fois des écrits faux ou du moins interpolés, sont mis à la place des œuvres authentiques ? Combien d'historiens *ignorants** ? Combien d'inconscients, d'imprudents, trompés par des rumeurs publiques ? Combien, qui continuent à écrire les mêmes choses sans aucun examen des faits, ni choix, ni jugement, bien pire qui ajoutent aux *erreurs** [*errores*] des anciens leurs propres *fautes** [*lapsus*] ? Combien dès les prémices ont été amenés, soit par la flatterie, soit par la colère, soit par la haine, soit par l'espoir du gain, soit par la *crainte**⁷³ de l'*envie**⁷⁴, soit par un amour malsain de la *patrie**⁷⁵, soit par un zèle religieux inconditionnel⁷⁶, soit par n'importe quelle autre *passion**⁷⁷ à quitter le chemin de la *vérité** ? «Il y a certains historiens*, dit Sénèque⁷⁸, qui vont relatant des choses incroyables pour se faire valoir, et comme le lecteur, s'ils le traînaient sur des événements trop communs, s'endormirait, ils le réveillent par des prodiges. D'autres sont crédules, d'autres négligents. Quelques-uns se laissent prendre au mensonge* [*mendacium*], quelques autres y ont goût; ceux-ci ne savent pas l'éviter, ceux-là courent après. C'est le défaut commun à toutes la race: on n'accueillera pas leur œuvre, elle ne sera point populaire, pensent-ils, s'ils ne l'ont saupoudrée de mensonges*.» [Questions naturelles, VII, 16]. De même l'historien* Vopiscus⁷⁹ affirme «qu'il n'y a pas un historien* qui ne

soit menteur*» [Vie d'Aurélien]. Cicéron note dans son *Brutus* [ch. 16], et Tite-Live dans son *Histoire* [VIII, 40], que les louanges des morts, qu'on trouve fréquemment afin que soit illustrée la noblesse d'une famille, rendent l'*histoire** romaine plus mensongère* [*mendosiore*]; «*beaucoup de choses sont en effet écrites dans celle-ci qui ne sont pas factuelles, de faux triomphes, de nombreux consulats, et d'autres types d'erreurs**». Polybe parle [*Histoires*, I] de deux *historiens**, Fabius et Philinus, l'un romain et l'autre carthaginois qui avaient tous deux écrit un commentaire de la guerre punique, mais de cette façon que le Romain toujours louait Rome et le Carthaginois Carthage. Ô *passion** intempestive ! mais par laquelle la plus grande partie des *historiens** semble cependant infectée⁸⁰ [*infecta*] ! À ce sujet Sannazar dénonça Le Pogge le Florentin en ces termes :

*En louant sa patrie*⁸¹, en méprisant son ennemi, Le Pogge n'est ni mauvais citoyen*⁸², ni bon historien*⁸³.*

Vraiment, si vous écoutez les *historiens** eux-mêmes, si vous lisez leur préface, si vous vous fiez à leurs promesses, à leurs serments, à leurs engagements solennels, vous pourriez penser qu'il n'y pas une seule syllabe qui s'éloigne de la *vérité**. Vous jureriez que même les Maimbourg et les Varillas⁸⁴, plumes nées pour *mentir**, sont poussés et emplis par le goût de la *vérité**. Mais si vous examinez la chose, quelles *fables**⁸⁵, bon Dieu ! combien de fictions trouverez-vous ? Et comment prêter foi s'agissant du passé et d'autres contrées, alors que pour le présent et ce qui nous concerne nous voyons tous les jours la force de la *vérité** si impunément terrassée ?

[*L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE: combien elle est douteuse et imparfaite !*] Et ce n'est certes pas seulement l'*histoire** civile, mais davantage encore l'*histoire** ecclésiastique qui abonde en défauts de cette sorte. En effet, quel manque, dans les premiers siècles, de [témoignages] écrits ? «*Les apôtres et les pasteurs apostoliques ont été peu enclins à écrire des livres, s'acquittant, comme il est naturel, d'un ministère supérieur et de meilleur profit pour les hommes*», comme le note Eusèbe [*Histoire ecclésiastique*, I, iii, 24⁸⁶] : ainsi le même Eusèbe qui écrivit, à la fin du IV^e siècle et alors qu'il avait déjà atteint la maturité, qu'il avait pris «*un chemin solitaire et désert*», atteste de ce fait au seuil de son *Histoire* [*id.*, I, début]. Combien de fomentations de supposés, combien de pseudo-évangiles, de *faux** actes, de *fausses** épîtres n'ont pas été écrits en ces temps-là ? Combien d'écrivains de l'*histoire** de l'Église, de peu de talent, de presque aucun jugement, à l'esprit étriqué et étroit, comme le dit Eusèbe au sujet de Papia [*id.*, III, 39] ? Et qui ignore de combien de *fables**⁸⁷ de nombreuses vies de saints abondent, par combien de miracles fétides et d'*histoires** fictives elles sont souillées ? C'est pourquoi ce qui fut consigné par Valérius, évêque et cardinal de Vérone, dans son livre sur la rhétorique chrétienne [voir le *Mercurie galant* de décembre 1695]⁸⁸, est plutôt crédible, alors que ne peuvent être considérées comme authentiques la plupart des vies de saints qui sont vendues de nos jours⁸⁹, composées par des

jeunes gens dans les couvents pour tenir lieu de déclamations, qu'on retrouve ensuite dans les *bibliothèques** de ces couvents. Tout d'abord, à vrai dire, quelle partie de l'*histoire** est-elle davantage soumise aux affects, davantage tiraillée par le zèle de différents partis, que celle qui traite des scissions et des combats de l'Église ? En effet, quelle que soit la qualité d'un écrivain de l'*histoire** ecclésiastique, lequel n'a-t-il pas favorisé énergiquement son parti, pour déprécier les autres ? Et ils l'ont fait avec d'autant plus d'impunité qu'ils semblaient ainsi plaider non pour leur cause mais pour celle de Dieu⁹⁰. C'est pourquoi on peut trouver dans les annales de l'Église non pas tant ce qui s'est réellement passé, non pas tant la valeur de chacun de ces événements, que le message que telle ou telle secte a voulu répandre⁹¹, ce qui lui importait, ce qu'elle a tâché de faire. Celui qui a pesé attentivement tout cela et d'autres choses de cette sorte verra sa foi en l'*histoire** et le respect qu'il lui porte vaciller dangereusement.

[LA MÉDECINE, LA JURISPRUDENCE, LA THÉOLOGIE: combien elles sont imparfaites !] Si maintenant nous pouvions nous étendre à l'égal sur toutes les autres disciplines, combien nous découvririons leur *imperfection**, par combien de défauts et de doutes elles sont entachées. Pour l'art de la *médecine**⁹², quoi de *plus incertain** ? Les causes de la plupart des *maladies** nous échappent⁹³. Et si l'on peut [connaître] certains principes généraux et recevoir parfois un traitement, ceux-là même des *médecins** qui agissent en toute honnêteté sont forcés d'admettre que pour la plupart des cas il n'y a rien de *sûr** et qu'il faut agir le plus souvent à partir de pures conjectures. Dans l'étude du droit⁹⁴, combien de nœuds ? Combien de fois reste-t-on dans l'*incertitude** sur ce qui est naturellement permis et ce qui ne l'est pas. Aucun juriste n'ignore que les tables du droit romain ont été classées presque à l'aveuglette et pêle-mêle par Tribonien [Voir la Souda sous l'entrée Tribonien et Anti-Tribonien, ch. 11-12]⁹⁵, soit que l'urgence l'exigeât, soit que la Souda ou notre Hotman l'accusât d'avoir par méchanceté ou pour des motifs personnels fixé et refixé le prix des *lois** comme un homme qui aurait voulu procéder à une vente du droit⁹⁶. Enfin, même dans la théologie⁹⁷, il est évident que nous n'en connaissons qu'une partie seulement, que nous conjecturons une autre, que nous voyons qu'à travers un miroir et des plus *opaques** [*per speculum & opacissimum intueri*; voir *Première Lettre aux Corinthiens*, xiii, 12]⁹⁸, qu'à propos de l'essence de Dieu, de ses attributs, de ses desseins, nous balbutions comme des enfants, et que, ce qui est plus triste, nous augmentons cette *obscurité* originelle** [*nativam obscuritatem*]⁹⁹ des choses divines par les *voiles** [*figmentis*] de notre propre cerveau. De sorte que celui qui a parcouru l'ensemble des disciplines, ne peut pas ne pas éclater en ces mots, avec le grand homme¹⁰⁰:

*Visible à son esprit, celui qui ne parvient pas à supporter
La conscience de sa médiocrité, celui-là est un juge inique, il est un
Celui qui, avide de savoir, prétend que tout est
mauvais calculateur*

*De lui-même et de sa nature; en effet le Père de toute chose
Ordonne que de ce qu'il a bien voulu qu'il arrive aux hommes,
Nous en sachions peu et que nous en admirions [sans les comprendre]
beaucoup.*

[I, 2. *Des nombreux objets inutiles que suscitent les SCIENCES*¹⁰¹] Et vraiment, mes auditeurs, si seulement le peu de choses que nous savons étaient au moins *utiles** [*utilia*], si seulement les limites étroites de notre savoir n'enfermait que des éléments remarquables et faisant l'unanimité, il y aurait au moins une consolation à notre *ignorance** [*ignorantiæ nostræ*], il y aurait une raison pour laquelle nous pourrions tenir en estime les sciences, toute *imparfaites** et *pleines de doutes** [*mancas ac dubii plenas*] qu'elles soient. Mais combien¹⁰² peu d'éléments, dans toutes [ces disciplines], qui pourraient servir à quelque chose ! Combien peu d'éléments qui nous rendraient ou meilleurs ou plus *heureux** ! Combien peu d'éléments qui contribueraient à rendre la santé soit à notre esprit, soit à notre *corps** ! Combien peu d'éléments qui viseraient ou au moins iraient dans la direction soit d'un agrément de notre vie présente, soit de la béatitude de notre vie éternelle ! Prenez toutes les disciplines, toutes les catégories de savants, tous les livres qui ont traité et traitent, chaque jour, des sciences; à coup sûr vous y trouverez que la part de loin la plus importante traite de choses *vaines** et *superflues* [*in vanis ac superfluis*]¹⁰³: il semble qu'il n'y soit question que de critiquer avec un soin inquiet les chefs-d'œuvre de la littérature, ou d'ajouter aux ratiocinations [*nugis*] des rabbins de plus grandes ratiocinations, ou d'expliquer et compiler les *vaines** *subtilités* [*in vanis subtilitatibus*] des scolastiques ou les délires putrides des alchimistes et des auteurs les plus méprisés¹⁰⁴, ou d'ergoter avec emphase sur des sujets que tous connaissent, qui sont traités par «nos servantes», ceux que l'on appelle les Pères de l'Église, ou d'écrire encore et encore sur des potées cents fois recuites, sur des sujets mille fois rabâchés, ou sur la question fort utile de savoir si Achille, alors qu'il était enfant, a été nourri par la moelle d'un lion¹⁰⁵ ou sur la division des plus salutaires des syllogismes sur baroco, bocardo et compagnie¹⁰⁶, ou sur le point capital de la doctrine [qui explique] à partir de quelle espèce de terre le corps d'Adam a été façonné, ou de rechercher avec une minutie extraordinaire tous les malheurs de l'Église, à n'importe quelle page des Écritures, dans l'histoire de la Création, dans *le Cantique des Cantiques*, dans le Sermon dominical, dans les lettres de l'Apocalypse, et je ne sais où encore, ou d'assigner un ordre aux décrets divins, non seulement [ceux édictés] dans le besoin mais aussi dans la colère, alors que, toutefois, il est évident qu'aucun ordre de cette sorte ne peut être imputé à Dieu et qu'il a décidé de tout dans un acte unique et extrêmement simple, ou aux six mille recherches de cette sorte des savants;

Ô vains soucis des hommes ! ô néant des choses de ce monde !*¹⁰⁷

Nous accusons notre nature d'avoir fait notre *vie trop brève*; et nous, nous passons le bref délai qui nous est échu à des travaux importuns [Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 88¹⁰⁸]. Nous déplorons [le fait] que *l'art est long*¹⁰⁹; et nous, nous le rendons plus long encore par des investigations sur des brouilleries [*inutilium pervestigatione*]. Nous fuyons devant tant de choses nécessaires et poursuivant les objets les plus *vains** [*supervacanea*]¹¹⁰, nous y mettons notre peine, nous y passons notre temps.

[I, 3. *Le travail et la peine qui accompagnent les SCIENCES*] Et si seulement tout cela pouvait être appris sans [que nous y mettions de] peine ou du moins sans [que nous y mettions tant], ces *inepties** [*studiorum ineptiæ*] seraient en quelques sorte tolérables. Mais quelle peine, quel effort doit être mené pour les maîtriser ! Combien ces ratiocinations [*nugæ*] sont difficiles ! Au prix de combien de veilles, de combien de sueur, de combien de tortures elles sont acquises ! [*Quantus labor, quanta molestia in his [studiis] parandis, subeunda ! [...] Neque solum quietis jactura.*¹¹¹] Et elles n'exigent pas seulement de *renoncer au repos* et [d'y mettre] une peine plus que servile, mais [elles signifient] aussi la ruine de la santé, la myopie, la cécité, la pâleur, la maigreur, le dépérissement, la langueur, la sénilité précoce, la mort intempestive. Si bien que cette *vérité** est le fait du plus sage et du plus savant des Rois : '*celui qui augmente sa science augmente sa douleur*' [*Qui addit scientiam, addit & dolorem*; *Ecclésiaste*, I, 18]. D'où le fait que cette soif de savoir, il n'hésite pas à la mettre au nombre des vœux les plus stupides des hommes, au nombre des *vanités les plus vaines**, n'engendrant rien que de la souffrance et des misères.

[I, 4. *En dépit de leur zèle, que de vices* chez la plupart des savants !*] Mais vraiment cela n'est rien, mes auditeurs, ce n'est rien au regard des maux qui semblent sortir du sein des sciences et qui adhèrent aux âmes de la plupart des hommes de lettres, par je ne sais quelle malédiction. En effet, combien y en a-t-il parmi eux qui, accablant tellement leur mémoire, perdent leur jugement sur la plupart des sujets ! Ô grand homme qui aurait dans la tête un si grand nombre de lexiques ! Ô homme digne d'être proclamé qui, s'il a quelque chose de bon à dire (et jusqu'ici il n'y a rien eu), s'exprimerait dans un nombre de langues incalculable ! Combien¹¹² y a-t-il d['hommes] *rustiques** [*rudes*]¹¹³, de monstrueux, d'*inaptes**, n'ayant de libéraux que le nom [voir Cicéron, *De l'orateur*, II, i-iv] ? Combien y en a-t-il eu d'experts dans l'usage des choses, des modèles pour leurs concitoyens dans l'exemple, la décision, la conduite et la volonté, mais *inaptes** [*inepti*] dans la même *proportion** pour ce qui est d'agir ?¹¹⁴ Combien y en a-t-il qui, appliquant leur jugement à tout, tiennent mordicus aux seules idées qui leur plaisent ? Combien y en a-t-il qui, entièrement étrangers à toute recherche de la *vérité**, ne servent que leurs intérêts ? Combien y en a-t-il qui pensent savoir ce qu'ils ne savent pas, *qui se gonflent du vent d'une vaine**¹¹⁵ *gloire** [*qui inanis gloriæ vento tument*], qui pensent être les plus savants et les plus remarquables des hommes et qui méprisent tout le monde sauf eux-mêmes ? Combien y en

a-t-il qui se battent pour des broutilles, se déchirent pour des différents minimes, qui se mordent à belle dents ? Combien y en a-t-il qui pardonnent à la colère, à la haine, à l'*orgueil**¹¹⁶, à l'*envie**¹¹⁷, à la soif de domination [*dominandi libidini*], sans pudeur ni mesure au point que la *haine théologique* est devenu un proverbe ? Combien y en a-t-il, enfin, qui, «bavards au sujet de leur vice* [*sua vitia*]», comme Minucius Félix le dit des *philosophes** païens [dans son *Octavius*]¹¹⁸, ne craignent pas de perpétrer eux-mêmes ce dont ils accusent les autres ? La nature de ces *vices** [*vitia*], ces défauts [qui entachent] non pas un petit nombre d'entre eux, mais la plupart des hommes de lettres, l'ampleur de ce déshonneur, de cette jalousie qu'engendrent les lettres et les sciences, nous ne pouvons assez les déplorer et nous lamenter à leur sujet¹¹⁹.

[I, 5. *Combien les LETTRES sont nuisibles au bien public !*] Nous avons voulu montrer par là, mes auditeurs, de combien de nuisances [*nocumenti*] les lettres sont causes, non seulement pour l'intérêt privé, mais aussi public, non seulement dans les affaires civiles mais surtout dans la religion elle-même¹²⁰. En effet, combien pensez-vous qu'il y ait de personnes qui, sous le *vain** [*inani*] prétexte d'études, passent leur vie dans d'*inutiles** efforts et pour eux-mêmes, et pour les autres, et pour le monde et pour l'Église [*quot esse censetis, qui inani studiorum obtentu, & sibi ipsis, & reliquis, et orbi, & ecclesiae, inutilem plane vitam degunt*]¹²¹ ? À ce sujet il faut noter ce que Maxime de Tyr a exprimé dans ce discours où il place la vie active avant la vie contemplative [*Dissertations*, V (éd. d'Oxford., p. 58-59)]¹²². Il y introduit un personnage qui, comme un fondateur de ville ou comme un préfet, reçoit tous les hommes qui arrivent à la *lumière** de la vie, qui s'informe sur chacun d'eux, sur ce qu'il accomplira, ce qu'il fera pour la république. Un architecte lui répond alors que sa tâche est de construire des maisons qui protégeront les hommes de l'injure de la chaleur et du froid; le tisserand que sa tâche est de tisser des vêtements sur sa trame; le menuisier qu'il s'acquitte de la fabrication de charrues¹²³, de lits et d'autres objets de cette sorte; le forgeron de tout ce qui est fabriqué en airain et en fer pour les temps de guerre et de paix; en un mot, chacun apporte sa contribution, son œuvre; seul l'homme de lettres, seul le *philosophe**, s'acharne à répondre qu'il passe sa vie dans l'*oisiveté**, qu'il s'attache en silence à la contemplation et à l'étude de la *nature**¹²⁴, pour cette raison il est vilipendé par l'arbitre des choses¹²⁵ comme un poids inutile. Ô passage insigne et qui correspond à merveille à notre époque aussi bien qu'à la sienne !

En effet, combien y a-t-il qui professent les lettres, combien de docteurs qui n'ont [de leur charge] que le nom, combien de membres de collèges, combien d'habitants de couvents, combien de chanoines, de prêtres, d'abbés, à qui il aura été permis de donner raison à l'*oisiveté** avec ou sans peine¹²⁶ ? S'ils étaient cordonniers¹²⁷, s'ils étaient raccommodeurs, ils rendraient de loin un meilleur service à la république [*quot sunt literas professi, [...] quibus otii rationem reddere vix quidem licuerit ? Si sutores, si sartores essent,*

utiliorem longè operam in publicam rem collaturi.*]¹²⁸. Et ce n'est pas grand chose de n'être d'aucune aide: mais de combien de dommages, de combien d'ennuis, les lettres ne sont-elles pas la cause? De combien d'opinions *pestifères**¹²⁹ et ennemies de la paix, de la sécurité, du salut du genre humain? Combien de troubles, de bagarres, de guerres ont été commencées à cause d'elles¹³⁰? Et qui ignore qu'il n'y a nulle part davantage de *malades** que là où il y le plus de *médecins**; nulle part plus de litiges que là où il y le plus de juristes; nulle part moins de raison, que là où il y a le plus d'arguties des ratiocineurs et des philosophâtres; nulle part moins de *vertu**, que là où il y le plus de maîtres en définitions et divisions des *vertus**; nulle part moins de *foi**¹³¹ que là où il y a le plus de [disciples] qui proclament par devers eux une pratique et des discours sur la *foi**?¹³² Et d'où vient, je me le demande, cette épidémie d'*erreurs** [*errorum contagia*], cet aliment aux hérésies et aux schismes, ce patronage des *vices**, ce ferment malsain de l'athéisme lui-même incrusté des fards et des pigments de la raison¹³³ [*Quot opiniones pestiferæ, & humani generis paci, securitati, saluti, adversæ? [...]* & unde, *quæso, [...]* *vitiorum* patrocinium, unde Atheismi ipsius fœditas malè sanis rationum offuciis ac pigmentis incrustata*]¹³⁴?

D'où vient enfin cet éclat éteint [*decor extinctus*]¹³⁵ de la religion transmise par le Christ, sa force défaillante, sa majesté violée et transformée, par l'organisation de la vie céleste, en cette discipline aride qui ne sert plus la *foi** ou la *vertu** de personne? Qui ne verrait pas que tous ces maux ne doivent pas être portés sur le compte d'autres responsables que ces savants? Ô qu'ils reviennent, qu'il reviennent donc ces premiers temps de l'Église, *rudēs** [*rudia*] certes, mais heureux, où l'on recherchait moins le savoir [*Ô redeant igitur, redeant, prima illa Ecclesiæ tempora, rudia* quidem, sed felicissima, quibus minus scientiæ...*]¹³⁶ que la *foi**, moins l'argumentation que la *vertu**, moins le discours que les faits, pour couronner et enrichir le christianisme!

[II. DE L'IMPORTANCE DES SCIENCES]

Nous avons, en toute liberté, exposé jusqu'ici, chers auditeurs, les maux et les défauts [*mala & incommoda*] des sciences; nous devons maintenant, dans l'autre sens, chanter leurs louanges et leurs avantages [*laudes & commoda*]. Jusqu'ici nous avons semblé les condamner et les déprécier plus qu'il n'est juste. Maintenant il nous faut prendre leur défense¹³⁷. Il ne sera cependant pas nécessaire dans cette partie de revenir sur ce que nous avons dit ou de rentrer en lutte contre nous-mêmes. Car les louanges des sciences ne détruisent pas les critiques [*vitia**] [qu'on leur a faites], de sorte que leurs défauts ne peuvent affaiblir leurs justes louanges. Bien plus, si les arguments que nous avons donnés contre les lettres ont été bien pensés, il s'ensuivra que c'est davantage les *vices** des hommes [*vitia hominum*] que ceux des lettres qui sont en cause¹³⁸. Et si, comme il le faudrait, elles sont bien maniées si elles sont ramenées à leur juste usage, on ne peut assez dire quel agrément,

quel *plaisir**, quels fruits, quels avantages, elles pourront apporter au genre humain.

Et pour commencer qu'y a-t-il *de plus beau*, je me le demande, de *plus grand**, de plus noble, de plus conforme au genre humain, que de *resplendir** de la connaissance des faits, que de s'imbiber de ces idées, des ces préceptes qui sont transmis par les sciences ? Qu'y a-t-il *de plus grand**, alors, que l'ornement de l'esprit ? *De plus grand** que la perfection de l'intellect ? Et surtout *de plus grand** que la dignité et l'excellence [*dignitas & præstantia*] de l'homme dans son ensemble ?¹³⁹ En effet c'est la raison qui constitue l'homme; mais si elle n'est pas cultivée et formée grâce au pouvoir de la culture, à coup sûr elle se rouille d'elle-même et peine à conserver la moindre trace de sa *beauté originelle**¹⁴⁰. Et alors que les autres arts du genre humain sont au service soit des nécessités, soit de l'embellissement du corps, seule la culture participe à l'amélioration et à l'embellissement de l'esprit (qui est la part propre au genre humain); elle seule nous éloigne de l'instinct de la bête et nous élève vers Dieu; elle seule rend à l'homme son humanité, c'est-à-dire, nous rend à nous-mêmes. Comme il a été dit par les Anciens¹⁴¹, un voyant ne se distingue pas autant d'un aveugle, un homme d'une brute, un vivant d'un mort, qu'un homme lettré d'un illettré.

Assurément la *nature** ne nous a pas donné la vie ni ne nous a permis de jouir de la *lumière** dans un autre but que, dès le premier apprentissage, nous nous efforcions de construire notre vie en fonction de cette connaissance. Toutes les disciplines sont contenues dans ces deux principes. En effet, «*si l'accès à ces mystères m'était interdit, comme le dit très justement Sénèque, aurait-ce été la peine de naître ? Pourquoi alors me féliciterais-je de compter parmi les vivants ? Pour n'être qu'un filtre à passer des aliments et des boissons, pour étayer ce corps maladif et inconsistant qui périt, si je cesse de le remplir, faut-il vivre en garde-malade, et craindre**¹⁴² la mort, pour laquelle nous naissons tous ? Ôtez-moi l'incalculable jouissance de ces études, l'existence vaut-elle tant de sueurs, tant d'agitations ? Oh ! que l'homme est petit, s'il ne s'élève pas au-dessus des choses humaines par la contemplation et l'étude !» [*Questions naturelles*, I, préface¹⁴³]. Son discours est exact, et même plus qu'exact. En effet, dans quel but, avec quel dessein, [inspiré par] quelle sagesse, Dieu, l'auteur de la *nature**, aurait-il créé cet esprit sublime, instruit par tant d'idées, apte à tant de pratiques, qui se souvient du passé, anticipe le futur, s'élève jusqu'au ciel, mesure les astres, comprend aussi bien les choses spirituelles que corporelles, qui sait faire la différence entre le *vrai** et le *faux**, le juste et l'injuste, l'honnête et le vil, pourquoi, disais-je, cet esprit sublime et vraiment divin, l'aurait-il créé si ce n'est pour que, de toute évidence, ces facultés se transforment en actes, pour qu'[il s'avère] que nous sommes nés et avons été fabriqués pour nous mettre à l'étude de cette sagesse ?

Et qu'y a-t-il d'autre, je vous le demande, pour nous inculquer ce désir d'apprendre qui se trouve, dès la naissance, dans le *cœur** de chaque homme

et qui devient d'autant plus vif et aigu que les aptitudes sont plus élevées ? Et à quelle autre chose nous rend attentif cette douce *volupté** qui se fait sentir dans l'apprentissage ? C'est là l'*origine** de cet *eurêka*, *eurêka* tant rabâché¹⁴⁴; que dis-je, de cette hécatombe offerte pour une seule découverte. En effet tous les autres *plaisirs** engendrent, pour finir, la satiété et le dégoût d'eux-mêmes; seul le savoir, toujours neuf et toujours égal à lui-même, n'est entaché d'aucun dégoût. Tous les autres [*plaisirs**] sont souvent vils; le savoir est pur et quasi divin¹⁴⁵. Tous les autres [*plaisirs**] ne sont «*ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux; mais les lettres servent d'aliment à l'adolescence et d'amusement à la vieillesse; les lettres embellissent nos jours prospères et nous offrent dans le malheur un refuge, une consolation: charme du cabinet, elles ne gênent point au dehors; elles veillent avec nous, elles nous accompagnent dans nos voyages, elles nous suivent encore aux champs.*» [Cicéron, *Discours pour le poète Archias*, VII, 16¹⁴⁶].

Mais n'allez pas penser que cette *volupté**¹⁴⁷ est *vaine** ou *stérile*; tous les fruits les meilleurs, tous les enseignements les meilleurs pour la vie sont contenus dans les lettres. Elles aiguïssent le génie; elles dirigent et confirment le jugement; elles enseignent à dissenter de toutes les propositions, non seulement avec plus d'aisance mais surtout avec plus d'à-propos; elles nous font faire des discours savants et choisis sur les règles de vie, les *lois** de la société, les rites sacrés (qu'il faut connaître); elles sont enfin aptes à réformer les *mœurs**¹⁴⁸, à les fustiger, à les assouplir, à chasser la sauvagerie¹⁴⁹, à poser un frein à nos désirs, à mettre fin à l'oisiveté, à générer l'honnêteté et la *vertu** [*virtutem*], soit par les préceptes, soit par l'exemple. Ces fruits, en effet, s'ils se rencontrent chez un inculte, combien ils mûrissent de meilleure façon, avec plus de perfection, grâce à l'aide des lettres ? Mais si, au contraire, ils se perdent chez un homme cultivé, la faute n'en revient pas aux lettres mais toute entière aux hommes.

En vérité, chers auditeurs, si ces disciplines sont non seulement *utiles**, mais surtout nécessaires à chaque homme, combien ne le sont-elles pas davantage pour la société, si elles le sont pour des intérêts privés, combien davantage pour de publics ? Et toutes ces charges, ces offices, ces aides qui lient les hommes et par lesquels ils s'aident l'un l'autre ne pourraient exister sans les lettres. En effet, d'où viennent les magistrats qui décrivent le droit des peuples, qui donnent à chacun son dû, qui règlent les différents entre les *citoyens**, qui prennent des décisions politiques, qui font approuver les décisions à l'ensemble du peuple, qui mènent ces décisions à leur fin, qui tirent des exemples du passé, qui augurent justement de l'avenir, de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut éviter, qui se prononcent sur tous les cas, qui accueillent les délégations, qui prennent la parole au sénat, devant le peuple, chaque fois que le besoin se fait sentir, d'où vient tout cela, si ce n'est des lettres ? D'où viennent les prêtres, qui enseignent le sacré, confirment les *vérités**, expliquent les passages *obscur** [*dubia*], démontrent les *erreurs**

[*errores*], fustigent les *vices** [*vitia*], qui font peur aux rétifs, consolent les malheureux [voir Cicéron, *De l'orateur*, I¹⁵⁰], qui, en parlant, rassemblent la troupe des chrétiens, qui nourrissent les esprits, poussent les volontés où ils veulent et les ramènent d'où ils veulent, d'où vient tout cela, si ce n'est des lettres ?¹⁵¹ Et d'où viennent les avocats qui instruisent les procès, qui aident ceux qui manquent de jugement, qui veillent à l'honneur, à la fortune et même à la vie de leur clientèle ? Et d'où viennent les *médecins**, qui suppléent à la vie, qui comprennent la fabrique du corps humain, qui connaissent la puissance des médicaments et qui les utilisent pour chasser ou prévenir les *maladies**¹⁵², d'où vient tout cela si ce n'est des lettres ?¹⁵³ Enfin, d'où viennent toutes ces inventions illustres de l'art mécanique, qui procurent à toutes les classes de l'humanité tant de choses *utiles** et agréables ? D'où vient tout cela, ou du moins la plus grande part, si ce n'est sorti du puits des lettres ?

Allez, mes auditeurs, allez partout où vous pourrez et parcourez le champ des disciplines; apprenez quels sont pour chacune ses qualités et ses usages; les *langues**¹⁵⁴ [par exemple] sont comme les clefs et les instruments de toute *érudition**, grâce auxquels toute la culture, immense et subtile des Anciens est portée sous nos yeux et pour ainsi dire rapportée. Les poètes, les orateurs charment, ornent, nourrissent, enseignent à exprimer des pensées, instillent doucement les préceptes dans nos *âmes** et même parfois mieux que Chrysippe et Crantor [Horace¹⁵⁵, début de l'épître I, 2 à Lollius]. La *philosophie** dirige l'esprit; elle montre le visage de toutes les autres disciplines; elle apprend à distinguer le *vrai** du *faux**, le *certain** de l'*incertain**, le juste de l'inique; elle révèle la nature des choses, non pas dans sa perfection si cela est impossible mais s'en approchant le plus possible. Le droit¹⁵⁶ enseigne dans de nombreuses civilisations ce qu'il faut faire et met fin aux litiges. L'art d'Apollon¹⁵⁷ vient au secours de l'humanité dans la mesure de ses possibilités. Les mathématiques étendent leur usage à tous les arts de la paix et de la guerre et obligent les astres, les terres, les mers, les fleuves, toutes les masses corporelles à servir les intérêts des hommes¹⁵⁸. Et qu'en est-il de l'*histoire**: elle donne les exemples et dans cette vie si brève nous rend présents tous les âges et toutes les régions; afin que grâce tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions, tantôt aux succès, tantôt aux revers de fortune de tous ceux qui ont vécu autrefois nous soyons aidés dans ce que nous devons accomplir. Tous ceux qui nieraient son *utilité** et son excellence [*utilitatem ac præstantia*], il faut qu'ils soient soit les plus injustes, soit les plus stupides des hommes.¹⁵⁹

Ce qui vient s'ajouter à l'étude des lettres c'est, grâce aux monuments des génies, un usage répandu et même une certaine éternité, pour ainsi dire. Pline [l'Ancien] en parlant, si je me souviens bien [*Histoire naturelle*, XXXV, 2], de cet Asinius Pollion qui le premier avait consacré une *bibliothèque**¹⁶⁰ à Rome, disait qu'il «*avait fait du génie de l'homme une république*». Et l'autre Pline, dans une de ses lettres, faisant l'éloge de l'*histoire**, dit qu'elle ne

«souffre pas de tuer ceux à qui l'éternité est due» [Pline le Jeune, V, épître 8]. Quelle belle parole et combien elle s'applique bien aux lettres ! Alors que la *nature** a donné à chaque homme de jouir d'un temps fort bref et que nos *corps** de si petite mesure sont pour ainsi dire attachés au coin d'une seule et unique terre, qu'est-ce que le génie, l'*érudition**, la sagesse, la *vertu** [*virtus*], tous les actes et paroles justes, qu'est-ce que tout cela serait, disais-je, qui disparaîtrait dans un souffle, quel serait son prix, dans quel recoin serait-il relégué, si grâce aux lettres, il n'était pas répandu à travers la succession des siècles et jusqu'aux confins des terres habitées, par la *gloire** qui est due à leur auteur et par l'effort de leur lecteur ?

Et vraiment, chers auditeurs, il est grand le fruit que porte la culture, il ne s'arrête pas aux hommes; mais il concerne également la *connaissance** et le culte de *Dieu** et le *bonheur** véritable et parfait de l'homme qui se dégage de cette *connaissance** et de ce culte. C'est de là que nous nous élevons vers Dieu dont nous nous pouvons pas, en regardant ses œuvres, faire autrement que de reconnaître et d'admirer l'Artisan [*agnoscamus atque admiremur*]¹⁶¹. C'est de là que le partage de l'*âme** et du *corps** et ce qui découle alors de l'immortalité, se produit dans une révélation véritable. Vraiment, comme le prouve Cicéron, que l'on nomme d'ailleurs le moralisateur, «*quand je considère la promptitude avec laquelle se meut la pensée humaine, le souvenir qu'elle garde du passé, sa capacité à prévoir l'avenir, tout ce qu'elle sait faire, tout ce qu'elle arrive à connaître, tout ce qu'elle invente, je juge impossible qu'un être ayant de telles facultés soit mortel*». [De la vieillesse].

De là le fait que l'on peut reconnaître d'une part la *vanité** et l'*ineptie** [*vanitas ac ineptia*] de toutes les autres religions qui sont pratiquées dans le monde, d'autre part la préséance et la dignité [*præstantia & dignitas*]¹⁶² du rite chrétien. Ce fait n'était pas ignoré non plus de cet adversaire le plus virulent mais aussi le plus sage des chrétiens, Julien [l'Apostat], qui parmi les techniques *utiles** pour détruire la [*foi**] chrétienne, ajoutait celle-ci: interdire la transmission aux chrétiens des arts libéraux, la grammaire, la poétique, la rhétorique et la *philosophie** [*S. zom.* V, 18; Théodor. III, 8 (sic)]. Il était conscient, à dire vrai, que l'*âme** instruite et préparée dans cette culture aurait grand peine à préférer les *vaines* vérités* [*inepta*] sacrées des païens à l'enseignement plein de sagesse du Christ.¹⁶³ Et que devrais-je dire des Livres Sacrés: celui qui espère en comprendre le texte, en étudier les versions anciennes, susciter l'aide des exégètes, apporter la *lumière** sur les passages *obscur** [*obscuris lucem inferre*]¹⁶⁴, dénouer ce qui semble *contradictoire**, concevoir dans sa *vérité** l'ensemble de la doctrine, l'exposer, l'illustrer, sans l'expérience des *langues**, sans les exégètes, sans la pratique des Anciens, sans une âme enfin élevée dans les arts adéquats, agirait de la même façon que celui qui se serait mis en tête de contempler la *lumière** sans ses yeux [*sine oculis lucem percipere*] et d'entendre les sons sans ses oreilles. Et comment les controverses du monde chrétien auraient-elles pu être traitées, les *sophismes** résolus¹⁶⁵, les critiques repoussées, les *erreurs** vaincues, la

superstition rejetée, les vrais rites sacrés, le visage *véridique** de la religion revenir sans l'aide que l'ensemble de la culture y a apportée¹⁶⁶ ? Cela a été prouvé par l'expérience; alors que la culture était défaillante [*collapsis literis*] en Europe, la religion a été *corrompue** [*sacra corrupta*] de triste manière, mais une fois la culture *restituée** [*at restitutis literis*], la religion aussi fut *restaurée** sous ses meilleurs auspices¹⁶⁷. Enfin la méditation de toute chose, en particulier des choses divines, si elle tombe dans un *cœur** bien né [*in generosum pectus*]¹⁶⁸, ne pourrait pas être décrite autrement: elle élève ce *cœur**, le porte au-dessus des affaires mortelles et le fait aspirer, conscient de son *origine**¹⁶⁹, aux choses divines et célestes¹⁷⁰. «L'âme [*animus*] se rit des mosaïques de nos riches, permettez-moi d'emprunter ces mots à Sénèque, et de notre terre avec tout son or. Pour dédaigner ces portiques, ces plafonds éclatants d'ivoire, ces forêts pendantes sur nos toits, ces fleuves contraints de traverser des palais, il faut avoir embrassé le cercle de l'univers et laissé tomber d'en haut un regard sur ce globe étroit. Voilà donc, se dit le sage, le point que tant de nations se partagent le fer et la flamme à la main ! Voilà les mortels avec leurs risibles frontières ! [...] Quand tu te seras élevé aux objets vraiment grands*, chaque fois que tu verras des armées marcher enseignes levées¹⁷¹, tu seras tenté de dire "la noire légion sous les herbes chemine"¹⁷². Ce sont des évolutions de fourmis: grands mouvements sur peu d'espace. Quelle autre chose les distingue de nous que l'exiguïté de leur corps* ? C'est sur un point que vous naviguez, que vous guerroyez, que vous vous taillez des empires, à peine visibles, n'eussent-ils de barrières que les deux Océans. Il est là-haut des régions sans bornes, que notre âme* [*animus*] est admise à posséder. Dès qu'elle y touche, elle s'y nourrit et s'y développe; [pourvu qu'elle emporte avec elle le moins possible de ce qui lui vient du corps*,] elle est comme délivrée de ses fers et rendue à son *origine**¹⁷³. Elle se reconnaît fille du ciel au charme qu'elle trouve dans les choses célestes; elle y entre, non comme étrangère, mais comme chez elle. Là enfin l'homme apprend ce qu'il a si longtemps cherché; là il apprend à connaître Dieu.¹⁷⁴ [...] Sa *grandeur**¹⁷⁵ dépassant toute imagination, rendons-lui sa juste mesure: à lui seul il est toutes choses. [...] S'intéresser à ces questions, les étudier, s'y absorber, n'est-ce pas s'affranchir de sa condition mortelle et passer dans une catégorie supérieure des êtres ?» [*Questions naturelles*, I, préface, 8-17]. Ces mots de Sénèque à coup sûr ont une *origine**¹⁷⁶ divine; si on y ajoute la pensée d'un chrétien, non d'un stoïcien, une conception habituée à la Volonté divine, des notions justifiées des choses célestes, à la place, enfin, de l'espérance fluctuante que pouvait avoir un Sénèque¹⁷⁷, celle, assurée et indubitable, de la vie de l'au-delà, quelle vigueur pensez-vous s'ajouterait à l'ensemble de ce discours et quel prix à ces sciences elles-mêmes ?

[III. TOUT CE QUI A ÉTÉ DIT AU SUJET DE LA VANITÉ DES SCIENCES N'ENLÈVE RIEN À LEUR EXCELLENCE]

Puisqu'il en est ainsi, chers auditeurs, qui pourrait remettre en cause l'excellence de la culture, ses fruits et ses avantages ? Assurément de ce qui a été dit auparavant, si vous y avez bien prêté attention, rien ne peut être utilisé *a contrario*. Mais les sciences sont imparfaites, mais elles sont restreintes dans des termes fort étroits; il est vrai que:

*On peut au moins marcher jusqu'à une certaine limite, si on ne peut aller plus loin*¹⁷⁸.

Si nous ne perdons pas l'espoir au sujet des choses les plus importantes, il serait criminel de décider de s'arrêter à la deuxième ou troisième [étape]. Mais dans les affaires humaines, rien de *sûr** [*nihil certi*], rien de connu: cependant, celui qui fait une telle affirmation, n'est-il pas vrai qu'il a considéré «au moins ceci pour *certain** qu'il n'y a rien de *certain**»¹⁷⁹ ? À l'inverse, celui qui affirme ceci, n'est-il pas vrai qu'il est certain de faire cette affirmation ? Et de n'être pas pur néant, dans le moment où il fait cette affirmation ? Et surtout d'être en faisant une telle affirmation une chose pensante, compréhensible et raisonnée¹⁸⁰ ? Comme l'évidence de la chose oblige même ceux qui ne le voudraient pas à être d'accord avec tout cela, il s'ensuit que tout ce qui est si évident qu'on ne peut en *douter** doit également être considéré comme *certain**. Mais vous pourriez ajouter que ce qui est évident pour l'un ne l'est pas pour un autre: en vérité, si nous prêtons vraiment notre attention à une chose, il ne pourra pas en être ainsi; en effet dans cette sorte de distinction, soit on est *trompé**, soit on *trompe**; et jamais l'évidence n'est à l'évidence contraire¹⁸¹. Mais la *vérité** se cache dans *l'obscurité** et nous sommes souvent trompés par une apparence de *vrai** [*At veritas obscura latet, & veri specie per sæpe decipimur*]¹⁸²: si nous n'affirmons rien de précipité, rien de téméraire, si nous forçons l'assentiment jusqu'à ce que l'évidence flagrante de la chose nous l'extorque, pour ainsi dire, si enfin nous n'affirmons rien que nous ne pouvons pas ne pas affirmer (c'est là la règle la plus sûre pour pister la *vérité**), il n'y aura plus aucun risque d'*erreur**. Mais nous savons peu de choses; si nous savons ces quelques peu de choses qui nous sont *utiles**, qui nous *rendent heureux**¹⁸³, ce sera tout à fait suffisant. En effet, de la même façon que nos sens corporels ne nous ont pas été donnés pour que, avec leur aide, nous percevions tout ce qui se présente à nous, quel que soit sa petitesse ou son éloignement, mais seulement pour que nous restions attentifs aux besoins de notre *corps**, pour que nous écartions ce qui pourrait lui nuire et pour que nous suscitions ce qui pourrait lui être *utile**; de la même façon, ni le génie ni la culture ne nous sont donnés pour que nous puissions tout appréhender, mais pour que nous poursuivions par la pensée cela seul qui nous regarde, qui participe à *notre bonheur**. Mais nous savons peu de choses; le fait même de *savoir que nous savons peu de choses*, c'est la plus remarquable des sciences; en effet,

comme le dit subtilement Cicéron «*il eût été beau d'avouer que tu ignores* ce que tu ne sais pas plutôt que de nous régaler de ces fariboles et de parler en homme qui ne croit pas lui-même ce qu'il dit* !» [Sur la nature des dieux, I]. Mais nous savons peu de choses; le fait même d'étudier le fait que nous savons peu de choses nous rend dans notre dépistage plus prudent et nous écarte de l'erreur*;

*Car celui qui peut avouer que rien ne lui est inconnu
Ment* nécessairement, l'ignorance* est plaisante,
Ixion, l'amant de la déesse imaginaire,
Cherchera dans les nues de vaines ombres.¹⁸⁴
L'âme* qui se contente d'une information qu'on se procure facilement
Peut davantage se reposer et commet moins d'erreurs*
Et il ne cherche pas celle-ci, qui s'avère fuir au-devant du chercheur:
[Accepter de] ne pas savoir certaine chose, est une part majeure de la
sagesse.¹⁸⁵*

Mais nous savons peu de choses; le fait même d'étudier le fait que nous savons peu de choses, génère la modestie, engendre l'obéissance, fait que nous sommes justes et bienveillants avec nos détracteurs. Ainsi Augustin aux Manichéens: «*Qu'ils sévissent contre vous, ceux qui ignorent les efforts qu'il faut faire pour découvrir la vérité*, les difficultés qu'il faut vaincre pour se soustraire à l'erreur*. Qu'ils sévissent contre vous, ceux qui ignorent combien il est rare, et surtout difficile de dompter les illusions de la chair, fût-on doué de l'intelligence la plus pieuse et la plus sereine. Qu'ils sévissent contre vous, ceux qui ignorent combien il est difficile de guérir l'œil de l'homme intérieur jusqu'à lui permettre de contempler l'éclat* du soleil. Enfin qu'ils sévissent contre vous, ceux que Dieu a jusque-là soustraits à une erreur* aussi profonde que la vôtre.*» [Contre les Manichéens, II, 2].

Il faut en effet avouer que beaucoup de choses *inutiles** [*multa inutilia*] se mêlent souvent aux études. Mais quelle autre conclusion devrait-on en tirer qu'il faut, une fois ces choses *inutiles** mises de côté, dans la mesure du possible, mettre toute son énergie dans les choses *utiles**? Et même, des choses qui, au premier abord, avaient semblé *inutiles**, le temps aidant, se révèlent des plus *utiles**. Ainsi qui aurait pu penser que le Magnésien, que le Cycloïde, que ces serviteurs de Jupiter, que toutes les inventions du même genre auraient l'importance qu'elles ont aujourd'hui pour l'astronomie, la nautique, la géographie, le négoce¹⁸⁶? A l'inverse, qui ignore que beaucoup de ces inventions ne sont *pas utiles** à proprement parler en elles-mêmes mais qu'elles ouvrent la voie à l'*utile**, qu'elles portent le flambeau de l'*utilité** et que pour cette raison elles ne doivent pas être oubliées¹⁸⁷? Suivant ce même principe, afin que nous comprenions plus clairement un *corps**, il n'est pas *inutile** d'être *éclairé** aussi sur les *corps** qui l'entourent; c'est en des termes similaires que s'est exprimé le très *brillant** Secrétariat de l'Académie royale des Sciences qui se réunit à Paris [Préface

de l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*¹⁸⁸]. Enfin, il n'est pas stérile d'expérimenter l'*inutilité** de certaines choses, afin de ne pas leur accorder de l'importance ni d'être abusé par elles, mais de sorte que nous soyons tantôt nous-mêmes portés ailleurs et que tantôt nous y poussions autrui: et si cela arrive, même si nous nous sommes épuisés sur des *inepties** [*in nugis*], il ne faut pas se lamenter sur le sacrifice du temps que nous y avons passé.

Mais il ne faut pas nier le fait que les études engloutissent un immense travail et de nombreux efforts [*magnum laborem, multas molestias*]. Mais qui pourrait ignorer que dans tous les arts, dans toutes les organisations de la vie la peine qui est requise n'est pas mince ? Qui pourrait ignorer que c'est au prix de la peine que chaque chose est vendue aux mortels ? Qui pourrait ignorer que ce qui est beau est de prime abord ardu ? Et qui pourrait nier que les *vices** [*vitia*] aussi, que les écoles de la *corruption** et de la méchanceté, entraînent eux aussi de grandes peines et de grandes épreuves ? C'est pourquoi ils ne doivent pas démotiver les *âmes**, ils ne doivent pas briser le zèle ces travaux qui sont liés aux études; car toutes ces difficultés seront compensées justement et même davantage par la qualité de chacun des résultats, par les fruits qui seront récoltés et surtout par la douceur [*suavitate*]¹⁸⁹ qu'elles engendrent.

Mais que dirais-je de ces *vices** [*de vitiis*], chers auditeurs, de cette *maladie** [*contagio*]¹⁹⁰ dont la gente cultivée, en grande partie, est atteinte ? S'il est vrai que [ces savants] sont engendrés, instruits, choyés par la Science, il n'y a aucune raison pour qu'elle subisse à leur place une haine justifiée. Et qu'y a-t-il de plus injuste que les fautes des hommes qui mésusent d'objets dont il font un triste usage retournent l'injure sur une réalité dont je ne dirai même pas qu'elle est innocente, mais bien plus qu'elle est sainte ? Si cela devait être permis, mêmes les récoltes qui nourrissent les hommes leur vie durant, même la *lumière** [*lumen*] du soleil qui *éclaire** [*illustrat*] tout¹⁹¹ et même les oracles de Dieu ne pourrait être délivrés de la malveillance. Si par contre les *âmes** des savants étaient conformées comme il le faudrait, si elles portaient toutes leur attention à la nature des sciences et à ses sectateurs, si elles les ramenaient à leur juste place, où elles tendent naturellement, ô combien ils pourraient se voir eux-mêmes inébranlables. Ils ne cultiveraient pas tant la mémoire que le jugement; il ne formeraient pas tant les esprit que les mœurs; ils ne chercheraient pas tant dans leur étude la *vaine** *ostentation* [*inanem ostentationem*] que les fruits véritables; ils ne s'occuperaient plus de ce qui est accepté par les autres, de ce qui est dit à leur sujet, mais de ce qui est plus *vrai**, plus *certain**, plus juste; ils embrasseraient avec grandeur d'*âme** la *vérité** partout où elle s'offre, quelle que soit leur opinions, leur sentiments, leurs avantages et [même] contre leur amour propre [*suave philautiæ adversas*]; enfin toujours modestes, toujours respectueux, toujours bienveillants, ils se montreraient des disciples et des candidats de la vraie sagesse.

Dans ces conditions, chers auditeurs, qu'est-ce que la *cité*¹⁹², la *religion*¹⁹³, le monde, l'  glise pourraient craindre des ces sciences ? Quels fruits, au contraire, quels avantages, quels honneurs ne promettent-elles pas ? Les gens de science ne seront pas *inutiles**; et même ils consacreront tous leurs efforts au bien public; les cloîtres, les collèges, les académies, les   glises n'abonderont plus en adorateurs stériles des lettres, nés pour consommer leur fruit; car tous seront sollicités pour promouvoir le bien commun. Leurs efforts ne porteront plus sur de *vains** et *inutiles** objets [*non in vanis, non in superfluis*], encore moins sur des mauvais ou des répréhensibles; partout éclatera la remarquable excellence, la véritable *utilité** de leurs efforts. Plus de *disputes*¹⁹⁴, plus de tumulte, plus de rivalité, si ce n'est pour le bien. L'*athéisme** ne sera pas à craindre*; car qu'est-ce qui pourrait davantage mener à Dieu que la contemplation de son œuvre ? Pas d'hérésies et d'*erreurs**; car si l'on recherche la *vérité** avec sincérité et sérénité, il est impossible qu'elle n'émerge pas, au moins dans la nécessité. Enfin pas de défenseur du *plaisir*¹⁹⁵ [*libidinis*], par de promoteur des *vices** ne pourront être comptés parmi les savants; au contraire ils mettront leur mœurs à l'unisson avec leurs efforts en vue d'une honnêteté totale, de la piété, de la saint  t  .

   pourquoi n'est-ce pas, remarquables auditeurs, un tel visage que présente la république des lettres ?    pourquoi n'est-ce pas dans un tel état d'esprit, dans de telles études, dans de telles mœurs que vivent tous les enfants des Muses ? Qu'il serait grand l'honneur qui en découlerait pour la culture ! Qu'elle serait grande la louange sur toutes les bouches, la salutation ! En vérité, ce que Pétrone disait de l'éloquence *corrompue** de son époque [Pétrone, *Satyricon, initium*], s'applique aux études en général: «on a beau parler de la paix que vous avez instaurée, à vous qui êtes lettrés, c'est vous qui les premiers êtes responsables de la déchéance de la culture.» Certes j'ai souvent pesé en moi-même, avec une *  me** emplie de doute, pour savoir si davantage de bien ou de mal était sorti des académies; autant d'enseignements *vains** [*vana*], *confus** [*incondita*], éloignés de l'usage sont le plus souvent transmis par les académies; autant d'éléments susceptibles de *pervertir** l'esprit plutôt que de le cultiver. Autant de semences du *vice**, de l'entêtement, de l'arrogance, du goût de la *dispute**, de la chicane et de la *corruption*¹⁹⁶ [*altercandi, vitiligandi, & convitiandi libidinis*] plutôt que de la sagesse, de la *piété** et de la *vertu** sont répandues par leur biais dans les âmes. Ils sont absents, je l'avoue, ils sont presque absents ces *vices** (c'est la clémence de Dieu qui est votre louange, hommes illustres), ils sont absents, disais-je, de notre grande, d'un point de vue au moins, Académie; certes il en est d'autres plus *illustres**, plus anciennes¹⁹⁷, plus célèbres [que l'Académie de Genève], mais, si je peux le dire sans porter malheur, je ne sais s'il en est ailleurs de plus saine et de plus apte à générer un esprit juste. Mais s'il devait subsister quelque *vice** (qui oserait nier qu'il en reste), quelque *erreur**, quelque défaut, par Dieu immortel, que chacun de nous ne renonce jamais, en

fonction de ses capacités, dans la position qui est la sienne, à l'amender, le corriger et le remplacer; nous aurions décidé que chez nous c'est *vanité** [*frustra*] que de faire des discours sur les lettres, que c'est *vanité** que ceux qui enseignent, que c'est *vanité** que ceux qui sont enseignés, si ce prix que nous attribuons à la culture n'avait pas été à la fin prouvé par la réalité elle-même et si nos études et nos mœurs n'avait pas démontré leur excellence et leur avantage [*præstantiam & commoda*].

Traduction d'Emmanuelle MÉTRY PERONE
(Bibliotheca Bodmeriana, Cologny)

Notes

¹ Ce titre vaut bien sûr pour 1737. Turretini n'a accédé à cette chaire de théologie que le 29 septembre 1705, succédant à Louis Tronchin après son décès. Au moment de la préparation de son Discours (premier semestre de 1705), le jeune professeur Turretini occupait donc la chaire d'histoire ecclésiastique (depuis 1697).

² Édition Paul Veyne; Robert Laffont, «Bouquins», 1993, p. 901 («Stude, non ut plus aliis scias, sed ut melius»). Voir une formule proche chez Rousseau (ci-dessous note 57). Sur Sénèque chez Turretini et chez Rousseau, voir ci-dessous, notes 78, 108, 143, 177. Rousseau pour la rédaction de son discours utilise lui aussi les lettres 88, 89, 95, 105 à Lucilius. Il utilise surtout Montaigne, chez qui de telles références aux mêmes lettres de Sénèque sont omniprésentes. Alors que l'autorité de Montaigne est assumée dans le *Premier Discours*, elle est par contre absente, du moins sur le mode explicite, chez Turretini.

³ Les étudiants sont le public naturel de l'Académie.

⁴ Il est remarquable que le sujet de la *dispute* comprenne à la fois la thèse et l'antithèse: Turretini ne se prononce a priori ni pour une préférence en faveur de l'opinion célébrant les sciences, ni (comme en décidera Rousseau en répondant à la Question de l'Académie de Dijon) en faveur de la position hostile.

⁵ Turretini fait état de discours académiques antérieurs ayant déjà abordé des questions très proches de celle de l'importance et de la vanité des arts. Voir parmi ces sujets traités: *De ludis sæcularibus academicæ questiones*, 1701; *De sæculo XVII. Erudito et hodiernis literarum periculis. Oratio academica*, 1704; *De eruditionis et pietatis nexu. Oratio academica*, 1706; et l'important discours *De studiis emendandis et promovendis. Oratio academica* (1706) auquel Jacob Vernet se réfère dans son discours dialogué sur les sciences et les arts, lors des promotions de 1751.

⁶ «L'ouvrage que je me propose d'examiner [une Réfutation de mon *Discours* par Bordes] est rempli de sophismes agréables qui ont encore plus d'éclat que de subtilité, et qui, séduisant par un certain coloris de style et par les ruses d'une logique adroite, sont doublement dangereux [...] j'emploierai uniquement dans cette discussion la simplicité et le zèle d'un ami de la *vérité** et de l'humanité [...]» (*Préface d'une seconde lettre à Bordes*, 107). Remarquons qu'à l'inverse Jacob Vernet (1751) accuse le *Discours* de Rousseau de n'être que cosmétique de rhéteur et arsenal de sophiste – à l'opposé de celui de Turretini.

⁷ La dénonciation de la *vanité** du savoir pédant des *érudits** est traditionnelle. Rousseau participe bien sûr à cette critique. À ses yeux, la démarche démonstrative procédant, à propos de morale, par accumulation d'*érudition**, est *inepte**: «Il faudra

donc *disputer**. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius Mela aux prises avec Xenophon, Justin, Quinte-Curce, Tacite; nous voilà dans les recherches de critiques, dans les antiquités, dans l'*érudition**. Les brochures se transforment en volumes, les livres se multiplient, et la question s'oublie: c'est le fort des *disputes** de littérature, qu'après des in-folio d'éclaircissements, on finit toujours par ne savoir plus où l'on est [...]» (*Réponse à Gautier*, 61). L'accumulation d'*érudition** est encore en procès ailleurs: «Il n'y aurait guère moyen, à moins de vouloir être aussi diffus que l'auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de La Fontaine, de Boileau, de Molière, de Voiture, de Regnard, de M. Gresset» (*Réponse à Lecat*, 99).

⁸ *Philosophe**: Terme extrêmement fréquent, de sens ambivalent, dans le *Premier Discours* et dans les Continuations: voir l'étude exhaustive de Pierre Hartmann, «Rousseau et la philosophie. Une enquête sur le terme 'philosophie' et ses dérivés dans les œuvres d'avant la rupture», *AJR*, 43, 2001, p. 129-180.

⁹ À la grande différence de Rousseau, Turretini ne pose pas la question à partir d'un positionnement personnel *extérieur* exhibé comme tel. Il est au contraire solidaire des hommes de science et il assume une telle appartenance. Rousseau se pose en admonestateur rustique étranger à la communauté «savante» des philosophes et des artistes courtisans de Paris.

¹⁰ *Vain** est l'une des épithètes les plus fréquentes chez Rousseau; voir notes 103, 110. Pour d'autres antécédents catholiques et français signalons la thèse de Karine Lanini, *Dire la vanité* à l'âge classique. Paradoxes d'un discours* (Paris III-Sorbonne nouvelle, 15 déc. 2003).

¹¹ *Orgueil**: voir note 116.

¹² *Utile** / *inutile**: voir notamment notes 17, 102, 123, 127, 158, 187.

¹³ Pour la satire de l'auto-glorification abusive chez les déclamateurs, voir *DSA* II, 56; cité notes 115, 134; et 136 («science orgueilleuse») et 116 («l'orgueil de tous les savants»). Cf. «La condition de l'*orgueilleux** est sans remède* car la racine du mal est en lui» (Ecclésiastique, 3: 28). Voir *L'Orgueil de la littérature*, éd. Jacques Berchtold et Christopher Lucken, Genève, Droz, 1999.

¹⁴ «Que contiennent les écrits des *philosophes** les plus connus? Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? À les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de *charlatans** criant, chacun de son côté, sur une place publique: 'Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point'?» (*DSA* II, 72). «Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitait de n'avoir à faire de rien de tout cela» (*Dernière Réponse à Bordes*, 95).

¹⁵ Parler *contre* les sciences et les belles lettres: Turretini annonce qu'il ne le fait que dans une première partie et demande qu'on veuille bien l'excuser de devoir infliger celle-ci à son auditoire d'hommes instruits.

¹⁶ *Envie**: voir *infra*, notes 74, 117.

¹⁷ *Inutile**: voir notes 123, 187; «Ô vous, ministres de la Loi qui m'y est annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'instruire de *tant de choses inutiles**. Laissez là tous ces livres savants qui ne savent ni me convaincre ni me toucher» (*Réponse au roi de Pologne*, 49). «Quoi! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse? Oui sans doute, répondrai-je sans balancer: *toutes celles qui sont inutiles**; toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien» (55). «Il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien; et nos enfants sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à *un exercice inutile** et *superflu*, se gardaient de ne les

employer jamais à aucun travail profitable» (Préface à *Narcisse*, 966). Et voir, treize ans après la Question de Dijon, Rousseau sensible au reproche d'être l'apologue du misanthrope: «Vos gens de lettres ont beau crier qu'un homme seul est *inutile** à tout le monde et ne remplit pas ses devoirs dans la société, j'estime, moi, les paysans de Montmorency des membres *plus utiles** de la société que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple pour aller six fois la semaine bavarder dans une académie» (Quatrième *Lettre à Malesherbes*, OC I; 1143).

¹⁸ *Vice** chez les savants: «La nature humaine, au fond, n'était pas meilleure; mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des *vices**» (DSA I, 31); «Tandis que les *vices** conduits par les beaux-arts s'introduisaient ensemble dans Athènes, tandis qu'un tyran y rassemblait avec tant de soin les ouvrages du prince des poètes, tu [Sparte] chassais de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savants» (39); «Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général et se sont garantis du *vice** dans le séjour des Muses» (40); «Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à *nos vices**» (DSA II, 52); «Ce fut alors le comble de la dépravation; et les *vices** ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des Grands sur des colonnes de marbre, et gravés sur des chapiteaux corinthiens» (63). «*'La science n'est bonne à rien, et ne fait jamais que du mal, car elle est mauvaise par sa nature. Elle n'est pas moins inséparable du vice* que l'ignorance* de la vertu*. Tous les peuples lettrés ont toujours été corrompus*; tous les peuples ignorants* ont été vertueux*: en un mot, il n'y a de vices* que parmi les savants, ni d'homme vertueux* que celui qui ne fait rien. Il y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens; c'est de nous hâter de proscrire la science et les savants, de brûler nos bibliothèques*, fermer nos Académies, nos Collèges, nos Universités, et de nous replonger dans toute la barbarie des premiers siècles.*' Voilà ce que mes adversaires ont très bien réfuté: mais aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, et l'on ne saurait rien imaginer de plus opposé à mon Système [...]. Les arts et les sciences après avoir fait éclore les *vices**, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes» (Préface à *Narcisse*, 972).

¹⁹ Eugène Ritter n° 1: «Si nos sciences sont *vaines** dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent» (DSA II, 54).

²⁰ Voir la conclusion de DSA I: «Le *voile** épais dont [la sagesse éternelle] a couvert toutes ses opérations semblait nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de *vaines** recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sachez donc une fois que *la nature** a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant (Montaigne I, 25 'C'est un dangereux glaive, [qui embarrasse celui qui le porte], s'il est en main faible et qui n'en sache l'usage, *ut fuerit melius non didicisse [de sorte qu'il aurait mieux valu n'avoir pas appris]*, Cicéron, *Tusculanes*'); que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seraient pires encore, s'ils avaient eu le malheur de naître savants» (DSA I, 48-49). Au début de la Seconde Partie, Rousseau attribuera même des intentions malfaisantes au dieu égyptien Thot, lorsqu'il fit passer l'homme analphabète à l'état de lettré (51-52).

²¹ L'*ignorance** (la bonne est à distinguer de la mauvaise) est omniprésente chez Rousseau (voir notamment notes 30, 32, 33, 142, 145, 168, 179). Dans un texte très tardif, les *Dialogues*, «Le Français» retient l'extrait suivant comme particulièrement représentatif des productions scandaleuses de «J.J.»: «*Les gens de lettres*. [...] «Les hommes ne doivent point être instruits à demi. S'ils devaient rester dans l'*erreur**, que ne les laissez-vous dans l'*ignorance** ? À quoi bon tant d'écoles et d'universités pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à savoir ? Quel est donc l'objet de vos collèges, de vos académies, de toutes vos fondations savantes ? Est-ce de donner le change au peuple, d'altérer sa raison d'avance, et de l'empêcher d'aller au *vrai** ? Professeurs de *mensonge**, c'est pour l'égarer que vous feignez de l'instruire, et comme ces brigands qui mettent des fanaux sur les écueils, vous l'éclairez pour le perdre.» *Lettre à M. de Beaumont*» (III^e *Dialogue*; OC I, 918).

²² Voir *infra*, «à travers un miroir des plus opaques» et note 98. Voir fin de la Première Partie: «*Le voile épais dont [la sagesse éternelle] a couvert toutes ses opérations...*» (DSA I, 48-49; voir notes 20, 65).

²³ Disputer *le pour ou le contre**: cf. «Bel amour de la *vérité** qui tremble qu'on examine *le pour et le contre** ! Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire» (*Réponse à Lecat*, 99). Voir notes 34, 165, 194.

²⁴ «C'est une question à examiner, s'il serait avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet: mais c'est une folie de prétendre que les chimères de la *philosophie**, les *erreurs** et les *mensonges** des *philosophes** puissent jamais être bons à rien» (*Dernière Réponse à Bordes*, 73).

²⁵ «Je fis voir que la source de nos *erreurs** sur ce point vient de ce que nous confondons nos *vaines** et *trompeuses** connaissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup d'œil la *vérité** de toutes choses. La science, prise d'une manière abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée et de mépris» (Préface à *Narcisse*, 965).

²⁶ «Mais comment se peut-il faire que les sciences, dont la source est si pure et la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, *tant de systèmes absurdes*, tant de contrariétés, tant d'*inepties**, tant de satires amères, tant de misérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obscènes ?» (*Réponse au roi de Pologne*, 36). «Les premiers *Philosophes** se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs et principes de la *vertu**. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des *systèmes** *absurdes** des Leucippe, des Diogène, des Pyrrhon, des Protagoras, des Lucrèce. Les Hobbes, les Mandeville et mille autres ont affecté de se distinguer même parmi nous...» (Préface à *Narcisse*, 965-966).

²⁷ Rousseau se réfère à Cicéron. «Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, et qui n'aimât mieux avoir composé les *Catilinaires* que d'avoir sauvé son pays» (*Dernière Réponse à Bordes*, 83). «On veut que j'aie pris dans Clénard un mot de Cicéron» (*Réponse à Lecat*, 100; note de Rousseau). Voir notes 150, 151.

²⁸ Le mot *théorie* est absent du *Discours* de Rousseau.

²⁹ Le terme *obscur** est particulièrement en faveur dans le texte de Turretini. Sur les «*travaux éclairés** des savants» et la «*foule d'écrivains obscurs** et de lettrés *oisifs**» (DSA II, 56), voir note 39, 52, 191; «Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a

point départi de si grands talents et qu'il ne destine pas à tant de gloire, *restons dans notre obscurité**» (fin de DSA II, 77); «À travers l'*obscurité** des anciens temps et la *rusticité** des anciens peuples, on aperçoit chez plusieurs d'entre eux de grandes *vertus**, surtout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, et, ce qui est très important, une grande horreur pour la débauche, mère féconde de tous les autres *vices**» (*Dernière Réponse à Bordes*, 74-75).

³⁰ À propos de l'importante défense de l'*ignorance** chez Rousseau, voir renvois dans les notes 21, 33.

³¹ Métaphore de l'édification et de l'étagage: «Le luxe sert au soutien des États, comme les cariatides servent à soutenir les palais, qu'elles décorent; ou plutôt comme ces poutres dont on étaye des bâtiments pourris, et qui souvent achèvent de les renverser» (*Dernière Réponse à Bordes*, 79-80); «J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force et sa solidité: *la vérité** seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable» (96).

³² «À l'*ignorance** méprisée, on substituera un dangereux pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des *vices** déshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de *vertus**» (DSA I, 32); sur Pyrrhon voir Préface à *Narcisse*, 965; cité note 26).

³³ Eugène Ritter n° 2: prosopopée de Socrate: «'Nous ne savons, ni les *sophistes**, ni les poètes, ni les orateurs, ni les artistes, ni moi, ce que c'est que le *vrai**, le bon et le beau. Mais il y a entre nous cette différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque chose. Au lieu que moi, *si je ne sais rien, au moins je ne suis pas en doute*. De sorte que toute cette supériorité de sagesse qui m'est accordée par l'oracle, se réduit seulement à être bien convaincu que *j'ignore** ce que je ne sais pas.' Voilà donc le plus sage des hommes au jugement des dieux, et le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grèce entière, Socrate, faisant l'éloge de l'*ignorance** !» (DSA I, 41-44); voir note 179. On reproche à juste titre à Rousseau d'avoir trop vite fait de Socrate un panégyriste de l'*ignorance**. Dans différentes *Réponses*, il revient sur ce prétendu éloge l'*ignorance** et, sur la défensive, il en précise mieux le sens: «Je conviens donc, que Socrate n'a songé qu'à relever les *vices** des *Philosophes** de son temps: mais je ne sais qu'en conclure, sinon que dès ce temps-là les *vices** pullulaient avec les *Philosophes**» (*Réponse au roi de Pologne*, 55; suite voir note 17). «'On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les savants, mais sur les *sophistes**, non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire'. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus et tous nos savants que de vrais *sophistes**? 'Socrate [...] censurait avec justice l'*orgueil** de ceux qui prétendaient tout savoir.' C'est-à-dire l'*orgueil** de tous les savants» (*Dernière Réponse à Bordes*, 94). «Si tous les hommes étaient des Socrates, la science alors ne leur serait pas nuisible, mais ils n'auraient aucun besoin d'elle» (Préface à *Narcisse* 971).

³⁴ Rousseau est agacé par la gratuité et la *vanité** des démonstrations intellectuelles *pro et contra*. Soulignons cependant qu'il est l'ennemi plus encore du dogmatisme prévalant dans les Questions d'Académie (de Paris), qui *imposent* aux candidats, à propos des sujets de morale proposés, telle conclusion *pro*, avant même l'examen: «Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire: quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Pièce qui remportera cette année [1752] le Prix à

l'Académie Française [«Que l'Amour des Lettres impose l'Amour de la *Vertu**»]; non seulement elle effacera très certainement mon *Discours*, ce qui ne sera guère difficile, mais on ne saurait même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question ? rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue: *Ce discours est fort beau; mais si l'Auteur avait eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore*» (*Réponse à Lecat*, 99). Voir notes 23, 165.

³⁵ «Le *philosophe** qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle: il approuve, il blâme, il corrige, *il prescrit des lois à la nature** et des bornes à la divinité; et tandis qu'occupé de ses *vains** *systèmes**, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie et le soleil tour à tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces grâces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier *son ignorance** ou ses *vices** par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu et ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance» (*Réponse au roi de Pologne*, 41).

³⁶ «Répondez-moi donc, *philosophes** illustres; vous par qui nous savons en quelles raisons les *corps** s'attirent dans le vide; quels sont, dans les révolutions des planètes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion et de rebroussement; *comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'âme** et le *corps** se correspondent sans communication, ainsi que feraient deux horloges; quels astres peuvent être habités; quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire ? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connaissances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissants ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions; et si les travaux des plus *éclairés** de nos savants et de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'*utilité**, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains *obscur** et de lettrés *oisifs**, qui dévorent en pure perte la substance de l'État» (*DSA* II, 55-56). Notons que Ba[r]rillot, l'éditeur genevois de Turretini et de Rousseau, a aussi publié un ouvrage d'un auteur auquel Jacob Vernet s'oppose mais que Rousseau étudie de près: [Marie Huber,] *Le système des anciens et des modernes, concilié par l'exposition des sentiments de quelques théologiens sur l'état des âmes* séparées des corps**, 1733.

³⁷ «L'un prétend qu'il n'y a point de *corps** et que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière ni d'autre dieu que le monde. *Celui-ci avance qu'il y a ni vertus* ni vices**, et que le bien et le mal moral sont des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. Ô grands *philosophes** ! que ne réservez-vous pour vos amis et pour vos enfants ces leçons profitables; vous en recevriez bientôt le prix, et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs» (*DSA* II, 72-73).

³⁸ «Il ne faut qu'examiner de près la *vanité** et le néant de ces titres *orgueilleux** qui nous éblouissent, et que nous donnons si gratuitement aux connaissances humaines. Considérons donc les sciences et les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de *leur progrès**; et ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnements se trouveront d'accord avec les inductions historiques» (fin de la première partie; *DSA* I, 49-50).

³⁹ L'importance de la métaphore des *ténèbres** (pour désigner l'état dont il est souhaitable de sortir) est remarquable chez Turretini. Rappelons que Genève a pour devise *Post tenebras* lux**, dont le sens rénové saluait depuis un siècle et demi la sortie de l'obscurantisme catholique. L'incipit de la Première Partie du *Discours* est célèbre (il va en apparence à l'encontre de la thèse qui sera soutenue): «C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts; dissiper, par les *lumières** de sa raison les *ténèbres** dans lesquelles la nature l'avait enveloppé» (*DSA* I, 27). On le sait, la phobie des *ténèbres** chez Rousseau devait plus tard donner lieu à une application personnelle et à de saisissantes représentations de soi entouré des «murs des *ténèbres**» du complot (*Confessions, Dialogues, Rêveries*). Notes 29, 52, 139, 164, 191.

⁴⁰ *Plus..., plus...*: Cf. «Moins on sait, plus on croit savoir» (La note de Rousseau concerne un passage, *DSA* II, 54, qui, précisément, démarque de près un passage du texte de Turretini). L'idée d'envers creusé selon une logique négative obéissant à un principe de «symétrie inverse» est chère à l'argumentaire de Rousseau. Non pas seulement parce que, systématiquement, plus on découvre de *vérités**, plus croît le nombre d'informations qui nous tiennent à distance de la *Vérité**. Mais aussi: «*Plus il connaît, plus il sent qu'il a de connaissances à acquérir* [ce que voudrait m'opposer le roi de Pologne]» C'est-à-dire que l'usage de tout le temps qu'il perd est de l'exciter à en perdre encore davantage: mais il n'y a guère qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vue de leur *ignorance** se développe en apprenant, et c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne» (*Réponse au roi de Pologne*, 41). Encore dans les *Dialogues*, «le Français» citera un passage de l'*Émile* soulignant ce même principe de *proportion** inverse, parmi les aberrations rédigées par J.-J.: «*Les gens de lettres*: "Qui est-ce qui nie que les savants sachent mille choses *vraies** que les *ignorants** ne sauront jamais? Les savants sont-ils pour cela plus près de la *vérité**? Tout au contraire, ils s'en éloignent en avançant, parce que la *vanité** de juger faisant encore plus de *progrès** que les *lumières**, chaque *vérité** qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugements *faux**. Il est de la dernière évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de *mensonge**, et très sûrement il y a plus d'*erreurs** dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons." *Émile*, L. 3» (Début du III^e *Dialogue*, *OC* I, 917-918).

⁴¹ Les termes *vraisemblable* et *plausible* sont absents du *Discours* de Rousseau.

⁴² «La critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer, l'art de choisir entre plusieurs *mensonges** celui qui ressemble le mieux à la *vérité**» (*Émile* IV, *OC* IV, 528). Turretini avait prononcé sa leçon inaugurale devant l'Académie de Genève (décembre 1705) sur *De Theologo Veritatis* et Pacis Studioso* (publiée en 1716). La somme de Jacob Vernet synthétisant les idées de Turretini a pour titre: *Traité de la vérité* de la Religion chrétienne, tiré de J.-A. Turretini*. La recherche passionnée de la *vérité** et le contrat intransigeant de ne dire qu'elle seule (au risque de déplaire, au risque du martyre) est la vocation de Rousseau, révélée à la suite des virulentes polémiques autour de son *Premier Discours*. En 1758 il adoptera comme devise le vers d'une satire de Juvénal: «*vitam impendere vero**». Pour de nombreuses citations autour de la *vérité** chez Rousseau, voir notes 40, 43, 45, 48, 92.

⁴³ Eugène Ritter n° 3: Le mot *critère** constitue un néologisme, un hellénisme étonnant de la part de Rousseau. La façon dont le terme apparaît se rapproche de l'argumentation de Turretini: «Que de dangers! que de *fausses** routes dans l'investigation des sciences! Par combien d'*erreurs**, mille fois plus dangereuses que la

*vérité** n'est *utile**, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible; car le *faux** est susceptible d'une infinité de combinaisons; mais la *vérité** n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs, qui la cherche bien sincèrement ? même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnaître ? Dans cette foule de sentiments différents, quel sera notre *criterium** pour en bien juger ? Et ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage ?» (DSA II, 53-54).

⁴⁴ La discussion sur l'*évidence* est absente du DSA. Le terme apparaît: «La science est très bonne en soi, cela est *évident*, et il faudrait avoir renoncé au *bon sens* pour dire le contraire» (*Réponse au roi de Pologne*, 36). Voir notes 40 («de la dernière évidence»), 181.

⁴⁵ *Erreur**: «Combien d'*erreurs**... !» (DSA II, 53, voir note 43); à propos de «savoir *démêler l'erreur* de la vérité**» (DSA II, 67), voir note 57. «C'est une question à examiner, s'il serait avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet: mais c'est une folie de prétendre que les chimères de la *philosophie**, les *erreurs** et les *mensonges** des *philosophes** puissent jamais être bons à rien» (*Dernière Réponse à Bordes*, 73). «En tout état de cause, il est *utile** aux hommes, sinon de connaître la *vérité**, au moins de *n'être pas dans l'erreur**, et c'en est une, la plus dangereuse de toutes de *craindre moins l'erreur* que l'ignorance**, et d'aimer mieux, dans une alternative forcée, être *vicieux** et misérables que pauvres et grossiers. [...] quant au Système que j'ai soutenu, je le défendrai de toute ma force aussi longtemps que je demeurerai convaincu qu'il est celui de la *vérité** et de la *vertu** et que c'est pour l'avoir abandonné mal à propos que la plupart des hommes, dégénérés de leur bonté primitive, sont *tombés dans toutes les erreurs** qui les aveuglent et dans toutes les misères qui les accablent» (*Préface d'une Seconde Lettre à Bordes*, 105). Dans les *Dialogues*, «Le Français» retient un passage sur les *erreurs** jugé particulièrement représentatif des productions scandaleuses de J.-J. (voir notes 21, 46, 91).

⁴⁶ «Je fis voir que la *source de nos erreurs** sur ce point vient de ce que nous confondons nos *vaines** et trompeuses connaissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup d'œil la *vérité** de toutes choses. [...] La folle science des hommes n'est digne que de risée et de mépris» (*Préface à Narcisse*, 965).

⁴⁷ Le fantôme, le songe du scepticisme baroque de Calderon ou de Descartes sont absents de la réflexion du Discours de Rousseau. Voir aussi note 184.

⁴⁸ «Répondez ... *philosophes** illustres [...] comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'*âme** et le *corps** se correspondent sans communication, ainsi que feraient deux horloges» (DSA II, 55; voir note 36; et 72-73; cité ci-dessus, note 37). Rousseau âprement attaché à la *vérité** est intéressé par *De la Recherche de la Vérité**. Où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme, et de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'*erreur** des sciences. L'ouvrage (qui reprend un titre de Descartes) avait suscité la réfutation virulente du Grand Arnould, janséniste: *Des vraies et des fausses idées: contre ce qu'enseigne l'auteur de la 'Recherche de la vérité'*. Pour une contribution récente sur le rapport de Rousseau à ces thèses, voir Aloyse-Raymond Ndiaye, «Les preuves de Dieu chez Rousseau, Malebranche et le Militaire philosophe», dans *Rousseau anticipateur, retardataire*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 111-134.

⁴⁹ Les termes «discerner», «discernement» sont absents du Discours.

⁵⁰ Sur un autre plan le Discours de Rousseau ne cesse d'essuyer le reproche de reposer lui-même sur une *contradiction**. «N'est-ce qu'un *paradoxe** dont il a voulu

amuser le public ? [...] Sa façon de penser annonce un *cœur vertueux**: sa manière d'écrire décèle un esprit cultivé: mais s'il réunit effectivement la science à la *vertu**, et que l'une, comme il s'efforce de le prouver, soit incompatible avec l'autre; comment sa doctrine n'a-t-elle pas *corrompu** sa sagesse ? ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'*ignorance** ? A-t-il donné à la *vertu** la préférence sur la science ? Pourquoi donc nous étaler avec tant de d'affectation une *érudition** si vaste et si recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la science à la *vertu** ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier *des contradictions**, [...] qu'il s'accorde avec lui-même !» (*roi de Pologne Stanislas, Réfutation du DSA*). «Je pourrais rapporter à ce sujet ce que disaient les Pères de l'Église des sciences mondaines qu'ils méprisaient et dont pourtant ils se servaient pour combattre les *philosophes** païens. Je pourrais citer la comparaison qu'ils en faisaient avec les vases des Égyptiens volés par les Israélites [...]. Si la *contradiction* qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole *paradoxe**; et cela me paraît d'autant moins nécessaire que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas du moins celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit» (*Réponse au roi de Pologne*, 39-40). Important dans le *Discours* de Rousseau (avant de le devenir chez ses ennemis, précisément pour le qualifier !), le mot *paradoxe** est absent du *Discours* de Turretini.

⁵¹ Rousseau ne reprend pas l'hypothèse cartésienne où sa raison serait abusée par un génie malveillant.

⁵² *Ténèbres**: voir notes 29, 39, 139, 164, 191.

⁵³ Pour Turretini, la connaissance n'est pas sacrilège, l'*ignorance** n'est ni tenue en haute estime, ni sacralisée: simplement on déplore que la connaissance *échappe* aux efforts insuffisants des investigations humaines. Rousseau pour sa part ne cesse de répéter qu'il eût été préférable que fût resté hors de notre portée ce qui ne nous apporte que des malheurs: que demeure inaccessible ce que la Providence a heureusement posé tel (à l'*origine**: «notre heureuse *obscurité**») et que l'on s'efforce seulement à «rentrer en soi-même» (*DSA* I, 27; et l'importante conclusion de *DSA* II, 78) et voir la conclusion de *DSA* I, 49; ci-dessus note 20.

⁵⁴ Turretini veut montrer qu'il est au courant des idées de la science de son temps. Le chrétien qu'il est concède volontiers que l'univers créé est asservi aux lois de la mécanique dont rendent compte les meilleurs des savants «modernes» et contemporains. Cf. le passage très significatif à cet égard de *DSA* II, 55-56, ci-dessus, note 36).

⁵⁵ Cf. la même réticence spontanée dont fait état le Sganarelle de Molière, avec une simplicité touchante, face au *credo* matérialiste de son maître athée et libertin (*Dom Juan*, III,1).

⁵⁶ La notion de *plaisir**, importante pour Turretini, ne joue presque aucun rôle dans le *Discours* de Rousseau. Ba[r]rillot, l'éditeur genevois de Turretini et de Rousseau, a entre-temps publié un ouvrage important, la *Théorie des sentiments agréables* de Louis-Jean Levesque de Pouilly (1749). Voir notes 147, 195.

⁵⁷ Rousseau est loin de partager un tel enthousiasme sur ces matières. En matière d'éducation, il dénonce l'exhibition polyglotte (voir note 154 !) et l'apprentissage des langues mortes indûment admirés chez les enfants. «Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit et *corrompt** notre jugement. Je vois de toutes parts des établissements immenses, où l'on élève à grands

frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfants *ignoreront** leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part: ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre: sans savoir démêler *l'erreur** de la *vérité**, ils posséderont l'art de les rendre méconnaissables aux autres par des arguments spécieux: mais ces mots de magnanimité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est; ce doux nom de *patrie** ne frappera jamais leur oreille; et s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le *craindre** que pour en avoir peur. J'aimerais autant, disait un sage [Montaigne], que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le *corps** en serait plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfants, et que *l'oisiveté** est pour eux le danger le plus à *craindre**. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà certes une belle question ! *Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes; et non ce qu'ils doivent oublier*» (DSA II, 66-68). On comparera cette dernière phrase à l'épigraphe choisie par Turretini (citation de Sénèque); ci-dessus note 2. Tout au contraire le Français «lausannois» Jean Barbeyrac (bien que lui-même promoteur des études en langue française) souligne autant que possible, dans son discours *Sur l'utilité des Sciences et des arts* (1714), le prix des langues anciennes.

⁵⁸ Il est à noter que la thèse de philosophie de Jean-Alphonse Turretini traitait du sujet: *Disputatio physica de fluidorum solidorumque corporum natura*, Genève, de Tournes, 1687.

⁵⁹ La théorie des tourbillons de Descartes était célèbre. «Moins on sait, plus on croit savoir. [...] *Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes et des tourbillons* ? Et y a-t-il aujourd'hui même en Europe si mince physicien qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais *philosophes** ?» (note de Rousseau à DSA II, 54). Turretini donne la référence moderne: Newton.

⁶⁰ Aphélie: terme de Kepler désignant le point (de l'orbite d'une planète) le plus loin du soleil; périhélie: point de l'orbite où la distance au soleil est la plus courte.

⁶¹ Après une première désignation hyperbolique (cf. supra, note 48), Turretini introduit enfin un premier nom de savant moderne. Rousseau, qui entre moins en discussion que Turretini sur telle ou telle proposition scientifique particulière de son temps, introduit également des savants par périphrase et aussi le nom de Newton dans son *Discours*: voir l'allusion au dieu horloger de DSA II, 55-56, ci-dessus note 36; et: «Les Vêrulam [Francis Bacon], les Descartes et les Newton, ces précepteurs du genre humain n'en ont point eu eux-mêmes, et quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ?» (DSA II, 76). «Leibniz et Newton sont morts comblés de biens et d'honneurs, et ils en mériteraient encore davantage. Disons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue ?» (*Dernière Réponse à Bordes*, 92-93). L'exemplaire de l'édition originale des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, qui a appartenu à Leibniz et annotée de sa main, est aujourd'hui exposé au Musée du livre de la Fondation Bodmer à Cologne.

⁶² Turretini ne fait pas allusion aux phénomènes d'aimantation ou d'électricité. Rousseau se réfère à ce dernier objet qui passionne la science contemporaine. Voir la note de Rousseau à DSA II, 54 (cité note 59).

⁶³ Voir l'allusion aux études d'entomologie («quels insectes», DSA II, 55, cité note 36).

⁶⁴ Même topos chez Rousseau: «Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la *vérité** s'est retirée ? Cette seule réflexion devrait rebuter dès

les premiers pas tout homme qui chercherait sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie*» (DSA II, 53). «*Les universités nous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité* de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits.*» Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi ancienne que la philosophie*» (Réponse à Gautier, 66).

⁶⁵ Pour Rousseau, les choses de la nature* sont heureusement couvertes d'un voile*, la Providence tient cachés ces secrets. Voir sur ce point l'importante conclusion de DSA I, 48-49 (cité notes 20, 22).

⁶⁶ Varron est dès le *Projet d'éducation* (1740/1 et 1743) le parangon du puits de science (OC IV, 41). L'*Émile* réévaluera la distribution des tâches auprès de l'enfant énumérées par Varron: «La sage-femme met au monde, la nourrice élève, le répétiteur ouvre l'esprit, le maître enseigne» (*Émile* I, OC IV, 252).

⁶⁷ *Fable**: voir notes 85, 87.

⁶⁸ «Nous croyons les billevesées que rapportent les Grecs menteurs*.» Il est piquant de remarquer que Rousseau empruntera sa devise personnelle (sur l'intransigeance vis-à-vis de la vérité*, *Vitam impendere vero**), en 1754, à ce même ouvrage (*Satires*, IV, 91).

⁶⁹ Ce passage opère une importante transition dans l'ouvrage de Tite-Live. Quant à la fiabilité des faits, la période entre la fondation de Rome et sa prise (385 av. J.-Chr.) était caractérisée, dit-il, par l'*obscuritas*, alors qu'à partir de là s'annonce plus de *claritas*. Il est remarquable que Turretini n'allègue Tite-Live que dans sa partie *contra* (l'Histoire n'est pas fiable). Un réfuteur de Rousseau, élève de Gottsched, le sollicitera au contraire dans un sens positif (l'Histoire offre une mine de leçons exemplaires d'une utilité incomparable) lors de son Discours de Leipzig en faveur des belles-lettres, 1752 (Tente, *op.cit.*, p. 489).

⁷⁰ Turretini prévient l'objection. Par contre des réfuteurs ne manqueront pas d'adresser le reproche à Rousseau: «On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens mes exemples de vertu*. Il y a bien de l'apparence que j'en aurais trouvé encore davantage, si j'avais pu remonter plus haut: j'ai cité aussi un peuple moderne [la Suisse] et ce n'est pas ma faute si je n'en ai trouvé qu'un» (*Réponse au roi de Pologne*, 42).

⁷¹ Turretini énumère les bonnes raisons qu'il y a à se méfier de l'historiographie (mensongère). Rousseau éprouve de même méfiance et mépris devant «les annales du monde, [...] *chroniques incertaines*» (DSA II, 52).

⁷² Rousseau fait lui aussi un usage remarquable des interrogations rhétoriques dans son *Discours*.

⁷³ La crainte* apparaît autrement dans l'ouvrage de Rousseau: «Quel cortège de vices* n'accompagnera point cette incertitude* ? Plus d'amitiés sincères; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes*, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile* uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières* de notre siècle» (DSA I, 31-32); à propos de la crainte de Dieu minée à tort par l'instruction (DSA II, 67), voir note 57. Voir note 142.

⁷⁴ Si le *Premier Discours* s'achève sur une invitation à éviter d'envier* autrui, le sens en est toutefois particulier: «Voilà la véritable philosophie*, sachons nous en contenter; et sans envier* la gloire* de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette distinction

*glorieuse** qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples; que l'un savait bien dire, et l'autre, bien faire» (conclusion du *Discours*, DSA II, 78). Voir note 117.

⁷⁵ Turretini est plus lucide que Rousseau sur les abus de zèle pour la *patrie**. Le *Discours* de Rousseau est quant à lui «patriotique» et fustige les philosophes apatrides. «Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec *l'amour de la patrie**» (DSA I, 32); «Si les sciences épuraient les mœurs, si elles apprenaient aux hommes à *verser leur sang pour la patrie**, [...] les peuples de la Chine devraient être sages, libres et invincibles» (36); «Mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore: Rome se remplit de philosophes et d'orateurs; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et l'on oublia la *patrie**» (44-45); «[Dans le cas où l'Histoire présenterait autre chose que d'odieuses conspirations,] Qui voudrait en un mot passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avait de temps que *pour la patrie**, pour les malheureux et pour ses amis?» (DSA II, 52-53); «Ces *vains** et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes *paradoxes**; sapant les fondements de la *foi**, et anéantissant la *vertu**. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de *patrie** et de religion» (56); «Vos enfants ignoreront leur propre langue [...] ce doux nom de *patrie** ne frappera jamais leur oreille» (67); voir note 57). «La famille, la *patrie** deviennent pour lui des mots vides de sens: il n'est ni parent, ni *citoyen**, ni homme; il est *Philosophe**» (*Préface à Narcisse*, 967).

⁷⁶ Encore dans les *Dialogues*, «le Français» citera comme pièce à charge dans son florilège cette phrase dont il considère qu'elle est une des pires de «J.J.»: «Les gens de lettres. “Tel fait aujourd'hui l'esprit fort et le *philosophe** qui, par la même raison n'eût été qu'un *fanatique** du temps de la Ligue.” *Préface du Discours de Dijon*» (Début du III^e *Dialogue*; OC I, 918, voir DSA, *Préface*, 24).

⁷⁷ Les *passions** humaines et les *vices** seraient à la source (*ipso facto* impure) de l'appétit de connaissance et du désir de quitter l'*ignorance** primitive: «on ne trouvera pas aux connaissances humaines une *origine** qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du *mensonge**, la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une *vaine** curiosité; toutes, et la morale même, de l'*orgueil** humain. Les sciences et les arts doivent donc *leur naissance** à nos *vices**. [...] Le défaut de leur *origine** ne nous est que trop retracé dans leurs objets» (DSA II, 52). «D'autres maux pires encore suivent les lettres et les arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'*oisiveté** et de la *vanité** des hommes» (57). «Des richesses sont nés le luxe et l'*oisiveté**, du luxe sont venus les beaux-arts, et de l'*oisiveté** les sciences» (*Réponse au roi de Pologne*, 50).

⁷⁸ La citation ne peut que ravir Rousseau, qui dissertera bientôt lui-même sur le *mensonge** et sur l'*inutilité** des *histoires** générales (*Émile*, IV). Sénèque détruit l'autorité dont jouit l'historien (menteur!) Éphore de Cumes, auteur d'une *Histoire universelle*. Si la référence sénèqueenne est commune aux deux auteurs genevois, rappelons que le *Discours* de Rousseau se nourrit presque exclusivement aux *Lettres à Lucilius*. Voir notes 2, 143, 177.

⁷⁹ Flavius Vopiscus, historien, fin du IV^e-début du III^e siècle.

⁸⁰ L'idée d'empoisonnement, de contagion, de contamination, d'infection est omniprésente dans l'imaginaire de Rousseau. Voir notes 98, 129, 190.

⁸¹ *Patrie**: voir notes 75, 130, 192.

⁸² *Citoyen**: voir notes 132, 192.

⁸³ L'Italien Jacques Sannazar (1458-1530) est l'auteur d'un poème pastoral, *l'Arcadie*. Redécouvert au XVIII^e siècle, il eut une grande influence sur l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*. Le Pogge le Florentin (Poggio Bracciolini, né en 1380) avait rédigé une *Historia florentina*.

⁸⁴ Louis Maimbourg (*Histoire du luthéranisme*, 1681; *Histoire du calvinisme*, 1682) et Antoine Varillas (*Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion*, 6 vol., 1686-1689), historiens jésuites féconds et proéminents du XVII^e siècle. Ils récrivirent en révisionnistes l'histoire de la Réforme. Le protestant français Pierre Bayle a combattu ce type d'historiographie partielle. Réfutant leurs ouvrages, il signa avec son *Dictionnaire* le monument le plus significatif des premières Lumières (à l'orée du XVIII^e siècle) et appelait de ses vœux une histoire critique. En 1741, Rousseau, précepteur chez un Prévôt général de maréchaussée, rédige un *Projet d'éducation*, dans lequel il adhère encore à l'idéal de l'honnête homme et recommande des lectures classiques d'*histoire** avec César et Polybe. Rousseau s'est quant à lui servi de nombreux ouvrages historiques (Bossuet, Charles Rollin; etc.) pour préparer son Discours. Alors même qu'il s'agit d'un «système», le recours à la leçon de l'*histoire** est chez lui bien plus important que chez Turretini. Rousseau demande pourtant que l'on garde à l'esprit la *vérité** de son système et qu'on lui pardonne toutes les éventuelles *erreurs** historiques (*Préface d'une seconde lettre à Borde*, 105). Maimbourg et Varillas ne sont pas pris à partie par Rousseau, qui s'expliquera sur son clair rejet des *historiens** et sur l'absence de profit de ceux-ci dans l'*Émile*, IV («L'*histoire** en général est défectueuse», OC IV, 529). Dans ce passage, Rousseau pensait très précisément à Maimbourg lorsqu'il rédigea: «L'*historien** me donne une [cause], mais il la controuve, et la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer, l'art de choisir entre plusieurs *mensonges** celui qui ressemble le mieux à la *vérité**.» Dans le texte définitif Rousseau substitue Machiavel à Maimbourg (OC IV, 528).

⁸⁵ *Fable**: voir notes 67, 87.

⁸⁶ Eusèbe n'est pas la première lecture de Rousseau. Lorsqu'il se documente en vue de sa *Réponse au roi de Pologne*, il lit avant tout les *Apologies* de saint Justin martyr.

⁸⁷ *Fable**: dans son *Premier Discours*, Rousseau ne développe pas de dénonciation des fictions. Il prise le mythe de Prométhée (dont il ne s'agit pas de tirer au clair le statut non historique) et l'expose de façon explicite dans sa note 5: «On voit aisément l'allégorie de la *fable* de Prométhée; et il ne paraît pas que les Grecs qui l'ont cloué sur le Caucase en pensassent guère plus favorablement que les Égyptiens de leur dieu Teuth» (DSA II, 51; note de Rousseau). Il développera plus tard (dans l'*Émile* IV) une réflexion sur les profits comparatifs de l'histoire et de la fable.

⁸⁸ Après avoir cité Quintilien, Turretini se réfère à présent à un traité de rhétorique très particulier, celui d'Agostino Valérius, évêque de Vérone, *De Rhetorica ecclesiastica ad clericos libri tres*, Vérone, 1574. Une traduction devait paraître à Paris en 1750: *La Rhétorique du prédicateur*. Rousseau connaît et utilise pour sa part le *Traité des études* du professeur à la Sorbonne Charles Rollin (Paris, Estienne, 1730).

⁸⁹ Le genre des *Vies de saints* connut un renouveau grâce aux études critiques rigoureuses des historiens jésuites. La grande vogue des *Vies de saints* auprès du lectorat était cependant débitrice de publications destinées au grand public, attrayantes et beaucoup moins exigeantes quant aux faits.

⁹⁰ Turretini est d'abord spécialiste d'histoire ecclésiastique. Cet universitaire se limite à dénoncer le fait que les historiens se sont surtout exprimés à titre d'avocats

déterminés par des causes à défendre (partialité de l'éloquence judiciaire). Relevons que Turretini aborde ainsi la nature douteuse de l'historiographie (catholique) de la religion chrétienne. Du manque de fiabilité de ce domaine particulier se laisse déduire le manque de fiabilité des témoignages historiques en général. L'histoire ecclésiastique et l'histoire de l'Église primitive ne sont des arguments chez Rousseau que dans sa *Réponse au roi de Pologne*. La *Dernière Réponse à Bordes* (71) offre en épigraphe une citation inattendue de saint Cyprien. Cf. aussi: «Les pires historiens pour un jeune homme sont ceux qui jugent. Les faits ! les faits !» (*Émile*, IV).

⁹¹ Cf. tel passage de la réponse au roi de Pologne: «Bientôt on ne se contenta plus de la *simplicité** de l'Évangile et de la foi des Apôtres, il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa surtout les dogmes; chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. *L'ambition d'être chef de secte se fit entendre*, les hérésies pullulèrent de toutes parts. L'emportement et la violence ne tardèrent pas à se joindre à la *dispute**. Ces chrétiens si doux, qui ne savaient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entre eux des persécuteurs furieux pires que les idolâtres: tous trempèrent dans les mêmes excès, et le parti de la *vérité** ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'*erreur**» (*Réponse au roi de Pologne*, 47).

⁹² La contestation du privilège des sciences passe par la satire des *médecins**. Le *Premier Discours* est étonnamment discret («Que pensaient les Romains de la *médecine**, quand ils la bannirent de leur République ?», DSA I, 38). La médecine sert surtout à Rousseau de registre de comparaison pour introduire sa conception du moindre mal, du remède dans le mal: «En second lieu, les mêmes causes qui ont *corrompu** les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande *corruption**; c'est ainsi que celui qui s'est *gâté** le tempérament par un usage indiscret de la *médecine**, est forcé de recourir encore aux *médecins** pour se conserver en vie; c'est ainsi que les arts et les sciences après avoir fait éclore les *vices**, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement» (Préface à *Narcisse*, 972). Mais Rousseau aura ailleurs d'autres piques directes contre les *médecins**, comme «le Français» le rappelle de façon appuyée dans son florilège des passages (apparemment) les plus scandaleux de son œuvre (III^e *Dialogue*): «*Les médecins*. “Un corps débile affaiblit l'âme. De là l'empire de la *médecine**; art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais pour moi de quelle *maladie** nous guérissent les *médecins**; mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes; la lâcheté, la pusillanimité, la terreur de la mort; s'ils guérissent le *corps**, ils tuent le *courage**. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs mains. La *médecine** est [...] l'amusement des gens *oisifs** [...]. Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la *vanité** de la *médecine**. [...] Les hommes font sur son usage les mêmes *sophismes** que sur la recherche de la *vérité**: ils supposent toujours qu'en traitant une *maladie** on la guérit, et qu'en cherchant une *vérité** on la trouve. [...] Si nous savions *ignorer** la *vérité**, nous ne serions jamais les dupes du *mensonge**: si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la *nature**, nous ne mourrions jamais par la main du *médecin**. [...] On me dira [...] que les fautes sont du *médecin**, mais que la *médecine** en elle-même est infallible. [...] Qu'elle vienne donc sans le *médecin**; car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des *erreurs** de l'artiste qu'à espérer des secours de l'art.” *Émile*, L. I»; «“Vis selon la *nature**, sois patient et chasse les *Médecins**. [...] Homme sensé ne mets point à cette loterie où trop de chances sont

contre toi. Souffre, meurs ou guéris, mais surtout vis jusqu'à ta dernière heure." (*id.*). – "Inoculerons-nous notre élève ? Oui et non, selon l'occasion [...] s'il prend *naturellement** [la petite vérole], nous l'aurons préservé du *Médecin**, c'est encore plus." *Émile*, L. 3» (OC I, 919 et 920). Voir note 152.

⁹³ Les exégètes ont tiré un riche parti interprétatif de la connaissance des *maladies** de J.-J. Rousseau. Soulignons que Turretini a gravement souffert d'asthme durant toute sa vie. Voir note 152.

⁹⁴ Jacques Ba[r]rillot, le libraire éditeur genevois des *Discours* de Turretini (1737) et de Rousseau (1751), a publié entre-temps – événement considérable – les *Principes du droit naturel [et politique]* (1747, 1748, 1751, 1754) de Jean-Jacques Burlamaqui. Rousseau ne fait pas de satire du droit dans le *Discours sur les sciences et les arts*. Voir cependant: «Le défaut de leur *origine** ne nous est que trop retracé dans leurs objets. [...] *Sans les injustices des hommes, à quoi servirait la jurisprudence ?*» (DSA II, 52). «Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, *les lois**, et les autres liens qui resserrant entre les hommes les nœuds de la société par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques, et des intérêts communs, et obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, et présentées sous un jour favorable: mais en les examinant avec attention et sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord» (Préface à *Narcisse*, 968).

⁹⁵ Tribonien compila l'ensemble du droit romain, au VI^e siècle, sur l'ordre de Justinien. Le philosophe du droit et calviniste français François Hotman (auteur du *Commentarius de verbis iuris*, 1569, du *Commentarius institutionum iuris civilis*, 1569), occupa la chaire de droit à l'Académie de Lausanne et rédigea un important *Anti-Tribonian, ou Discours pour l'étude des lois* (trad. française Cologne-Bruxelles, 1686); voir Donald R. Kelly, *François Hotman, A Revolutionary's Ordeal*, Princeton UP, 1973. En 1741 dans le *Projet d'éducation* de 1741, Rousseau recommande encore des lectures classiques de droit naturel, Grotius et Pufendorf.

⁹⁶ Il est tout à fait remarquable que Ba[r]rillot, éditeur des deux *Discours* de Turretini et de Rousseau, ait aussi donné la toute première édition de *L'Esprit des lois, ou du rapport que les lois doivent avoir avec la constitution de chaque gouvernement, les mœurs, le climat, la religion, le commerce, etc.*, de Montesquieu (1748).

⁹⁷ Domaine de prédilection du professeur Turretini.

⁹⁸ Rappel des «voiles des plus opaques»; voir ci-dessus et note 22.

⁹⁹ Idée d'*origine**: pour Turretini, il en est allé en empirant dans *ce* seul domaine (chez Rousseau: les *progrès** dans *tous* les domaines sont autant de symptômes d'une dénaturation allant s'aggravant).

¹⁰⁰ Turretini laisse son auditeur reconnaître le «grand homme»... (voir note 141). Rousseau ne procède pas autrement et multiplie dans son *Discours* les périphrases énigmatiques; voir notamment DSA I, 32 (note de Rousseau), 46, etc.

¹⁰¹ Eugène Ritter n° 4: «...si les travaux des plus *éclairés** de nos savants nous procurent si peu d'*utilité**...» (DSA II, 56). Voir notes 12, 17.

¹⁰² Notons la grande fréquence de tournures exclamatives et d'interrogations rhétoriques dans le *Discours* de Rousseau: «Par *combien* d'*erreurs**, mille fois plus dangereuses que la *vérité** n'est *utile**, ne faut-il point passer pour arriver à elle ?» (DSA II, 53); «Dites-nous, célèbre Arouet, *combien* vous avez sacrifié de beautés mâles et

fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes ?» (61). Voir aussi notes 72, 112.

¹⁰³ *Vain**: voir notes 10, 110, 115. Cf. «Revenez donc sur l'importance de vos productions; et si les travaux des plus *éclairés** de nos savants et de nos meilleurs citoyens *nous procurent si peu d'utilité** dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains *obscurs** et de lettrés *oisifs**... ?» (DSA II, 56; note 36).

¹⁰⁴ L'*éclairé** Turretini dit encore ailleurs clairement que la magie n'est qu'une imposture (*Cogitationes et Dissertationes theologicæ*, 1737; II, 207). On reprochera donc à juste titre à Rousseau sa mauvaise foi: «Nos théologiens [protestants modernes] sont fort embarrassés de cette magie: ils voudraient bien pouvoir tout à fait s'en délivrer, mais ils n'osent... » (*Lettres écrites de la montagne*, OC III, 746).

¹⁰⁵ Selon la riche mythologie des «enfances d'Achille», ce héros, élevé par sa mère Thétis et par le Centaure Chiron, fut nourri exclusivement d'entrailles de lions et de sangliers, de miel et de moelle d'ours. Cette éducation d'Achille fera l'objet d'une réflexion importante dans l'*Émile* (les deux premières gravures sur cinq au total): voir OC IV, 68, 259, 393, 869.

¹⁰⁶ Dans la logique aristotélicienne, les syllogismes en baroco, respectivement en bocardo, sont deux types de syllogismes de mode et de figure particuliers (terminologie des *Summulæ logicales* de Pierre d'Espagne, 1277, et de l'abrégé de l'*Organon* de Nicéphore Blemmydas, 1605).

¹⁰⁷ «Ô curas hominum ! Ô quantum est in rebus *inane** !» Perse, *Satires*, Première satire, premier vers. (Turretini ne donne pas la référence).

¹⁰⁸ Le renvoi de Turretini à Sénèque, approximatif, est au moins explicite ! Alors qu'il n'a pas connaissance du texte de Turretini, Joseph Cajot reprochera à Rousseau d'avoir cherché à *dissimuler ses plagats* de ces mêmes épîtres sénéquiennes, dans son *Premier Discours (Les plagats de M. J.-J. R* de Genève, 1766)*. Voir notes 2, 78, 177.

¹⁰⁹ «*Ars longa, sed vita brevis*» (adage romain, premier aphorisme d'Hippocrate). Cf. «J'aimerais autant, disait un sage [Montaigne], que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en serait plus dispos» (DSA II, 67). «*Plus il connaît, plus il sent qu'il a de connaissances à acquérir*. [ce que voudrait m'opposer le roi de Pologne] C'est-à-dire que *l'usage de tout le temps qu'il perd* est de l'exciter à en perdre encore davantage» (*Réponse au roi de Pologne*, 41; déjà note 40).

¹¹⁰ *Vain** (notes 10, 103, 115) est une épithète fréquente aussi bien chez Turretini que chez Rousseau (DSA I). «Les maux causés par notre *vaine* curiosité** sont aussi vieux que le monde» (DSA I, 33); «Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre des peuples qui, préservés de cette contagion *des vaines* connaissances* ont par leurs *vertus** fait leur propre *bonheur** et l'exemple des autres nations» (36); «Croît-on que si [Socrate] ressuscitait parmi nous, nos savants et nos artistes lui feraient changer d'avis ? Non, messieurs, cet homme juste continuerait de *mépriser nos vaines* sciences*, il n'aiderait point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, et ne laisserait, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples et à nos neveux, que l'exemple et la mémoire de sa *vertu**» (44); «Que d'autres mains s'illustrent *par de vains* talents*; le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la *vertu**» (46-47); «[La nature] ne nous a point destinés à *de vaines* recherches*» (48-49); «*Ces vains* et futiles déclamateurs*» (56); «Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de *près la vanité** et le néant de ces titres *orgueilleux** qui nous éblouissent, et que nous

donnons si gratuitement aux connaissances humaines» (49). «La physique [est née] d'une *vaine curiosité**» (DSA II, 52); «*Si nos sciences sont vaines* dans l'objet qu'elles se proposent...*» (54, note 19). «L'étude de l'univers devrait élever l'homme à son Créateur, je le sais; mais elle n'élève que *la vanité** humaine. [...] tandis qu'occupé de *ses vains* systèmes*, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie et le soleil tour à tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces grâces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent» (*Réponse au roi de Pologne*, 41; déjà note 35); «Ne comprendrons-nous jamais qu'études, connaissances, savoir et *philosophie** ne sont que de *vains* simulacres élevés par l'orgueil* humain* et très indignes des noms pompeux qu'il leur donne?» (*Dernière Réponse à Bordes*, 73).

¹¹¹ Eugène Ritter n° 5: «C'était une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un *dieu ennemi du repos des hommes* était l'inventeur des sciences» (*incipit* de DSA II, 51).

¹¹² Sur ce type de tournures exclamatives, voir note 102.

¹¹³ L'adjectif *rustique** (ici l'occurrence est peu significative) est l'une des épithètes que Rousseau se plaît le plus à réhabiliter. Il l'emploie un très grand nombre de fois et toujours dans un sens positif. «la *rusticité** tudesque...» (DSA I, 30); «c'est sous *l'habit rustique* d'un laboureur*, et non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps» (*ibid.*); «Avant que l'art eût façonné nos manières et appris à nos passions à parler un langage apprêté, *nos mœurs étaient rustiques**, mais *naturelles**; et la différence des procédés annonçait au premier coup d'œil celle des caractères» (*ibid.*); «Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre des peuples qui, préservés de cette *contagion** des *vaines** connaissances ont par leurs *vertus** fait leur propre bonheur et l'exemple des autres nations. [...] Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours *cette nation rustique** [la Suisse] si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abattre, et pour sa fidélité que l'exemple n'a pu *corrompre**» (37-38); [plainte des mânes de Fabricius:] «Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et *ces foyers rustiques** qu'habitaient jadis la modération et la *vertu**?» (46); «Allez, écrits célèbres dont l'ignorance et *la rusticité** de nos pères n'auraient point été capables; accompagnez chez nos descendants ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la *corruption** des mœurs de notre siècle [...]» (DSA II, 74). «À travers *l'obscurité** des anciens temps et *la rusticité** des anciens peuples, on aperçoit chez plusieurs d'entre eux de grandes *vertus**, surtout une sévérité de mœurs qui est une marque infailible de leur pureté [...]» (*Dernière Réponse à Bordes*, 74-75; voir note 29).

¹¹⁴ Autorité classique s'il en est, le *De oratore* sera cité une seconde fois (note 150). À propos de ce concept important de *proportion**, voir notes 40, 120, 132, 186.

¹¹⁵ *Vain**: voir notes 10, 13, 103, 110, 116.

¹¹⁶ *Orgueil** (note 11): «[Ceux qui eurent la sagesse de négliger les exercices de l'esprit] n'*ignoraient** pas que dans d'autres contrées des hommes *oisifs** passaient leur vie à *disputer** sur le souverain bien, sur le *vice** et sur la *vertu**, et que d'*orgueilleux* raisonneurs*, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondaient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine» (DSA I, 38); «Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des *efforts orgueilleux** que nous avons faits pour sortir de l'heureuse *ignorance** où la sagesse éternelle nous avait placés» (48); «Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! que *notre*

*orgueil** en doit être mortifié ! Quoi ! la probité serait fille de l'*ignorance** ? La science et la *vertu** seraient incompatibles ? [...] pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la *vanité** et le *néant* de ces titres *orgueilleux** qui nous éblouissent, et que nous donnons si gratuitement aux connaissances humaines» (fin de la Première partie, 49-50); «L'astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du *mensonge**; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une *vaine* curiosité**; toutes, et la morale même, de l'*orgueil* humain*. Les sciences et les arts doivent donc leur *naissance** à nos *vices**» (DSA II, 52); «Que les rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller: qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'*orgueil** des Grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer» (77); «dans ceux qui cultivent [les sciences], tant d'*orgueil**, tant d'avarice, tant de malignité» (*Réponse au roi de Pologne*, 36); «l'*orgueil* de tous les savants» (*Dernière Réponse à Bordes*, 94). Voir notes 13, 136.

¹¹⁷ *Envie**: voir notes 16, 74.

¹¹⁸ L'*Octavius* est un ouvrage important, à cheval entre la philosophie païenne (Sénèque) et l'apologétique chrétienne. Voir Franz Xaver Burger, *Minucius Felix und Seneca*, Munich, Beck, 1904.

¹¹⁹ Eugène Ritter n° 6 relève ce passage «*vitiis, quæ ex studiis ortum ducere [...] videntur; [...] inofficiosi [...] odiis*» et le rapproche de: «Quel cortège de *vices** n'accompagnera point cette *incertitude** ? Plus d'amitiés sincères; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les *craintes**, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cachent sans cesse sous ce *voile** uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux *lumières** de notre siècle» (DSA I, 31-32). Voir l'abondant corpus de déclarations selon lesquelles l'intérêt des hommes pour les arts et les sciences s'enracine dans leurs *vices**.

¹²⁰ Rousseau soutient que les arts et les sciences sont extrêmement pernicieux pour la «religion». Voir DSA II, 56: notes 134, 136, et notes 91, 193. «Les sciences sont florissantes aujourd'hui, la littérature et les arts brillent parmi nous; quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de *philosophes** qui se piquent de n'en point avoir. Nos *bibliothèques** regorgent de livres de théologie; et les casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des saints et point de casuistes. La science s'étend et la foi* s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, et personne ne veut l'apprendre; nous sommes tous devenus docteurs, et nous avons cessé d'être chrétiens» (*Réponse au roi de Pologne*, 48).

¹²¹ Eugène Ritter n° 7: «...cette foule d'écrivains *obscur** et de lettrés *oisifs**, qui dévorent en pure perte la substance de l'État» (DSA II, 56). Voir notes 36, 103, 126.

¹²² Rousseau ne fait plus fonds sur l'ancienne hiérarchie patristique de la théologie chrétienne entre vies active et contemplative. Voir toutefois: «Qui voudrait en un mot passer sa vie à de stériles *contemplations*, si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la *nature**, n'avait de temps que pour la *patrie**, pour les malheureux et pour ses amis ?» (DSA II, 52-53). Les dissertations philosophiques du platonicien Maxime de Tyr avaient été aussi publiées à Genève (*Sermones sive Disputationes*, Stephanus, 1557).

¹²³ Mise en valeur importante de la condition d'artisan et de l'*utilité** tangible de son activité. Cf. la réhabilitation récurrente de la figure plus radicale encore du *laboureur** simple et primitif (absente chez Turretini): «La richesse de la parure peut annoncer

un homme de goût; l'homme sain et robuste se reconnaît à d'autres marques: c'est sous *l'habit rustique d'un laboureur**, et non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps» (DSA I, 30); «C'est au temps des Ennius et de Térence que Rome, *fondée par un pâtre, et illustrée par des laboureurs**, commence à dégénérer» (35); «Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait *trop de laboureurs** et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de *l'agriculture* et de la *philosophie**: on ne le supporterait pas» (DSA II, 72). «tandis qu'occupé de ses *vains** systèmes, [le *philosophe**] se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le *laboureur** qui voit la pluie et le soleil tour à tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces grâces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son *ignorance** ou ses *vices** par son incrédulité» (*Réponse au roi de Pologne*, 41; déjà note 35). «*Quel spectacle nous présenterait le genre humain composé uniquement de laboureurs*, de soldats, de chasseurs et de bergers?*» Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre humain composé de cuisiniers, de poètes, d'imprimeurs, d'orfèvres, de peintres et de musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier tableau» (*Dernière Réponse à Bordes*, 82; note 130); «*Le citoyen** que ses besoins attachent à sa charrue n'est pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiste.» Pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus *utilement**» (92); «*Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs*, et qu'on craigne de manquer de philosophes*.*» [...] Leibniz et Newton sont morts comblés de biens et d'honneurs, et ils en méritaient encore davantage. Disons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue?» (92-93; déjà note 61).

¹²⁴ Injonction importante à contempler le *spectacle de la Nature**, mais aussi à étudier celle-ci. Une telle injonction sera certes l'un des enseignements majeurs dans la suite de l'œuvre de Rousseau. Mais l'idée est remarquablement absente du *Premier Discours*. «[Le roi] prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer *les beautés de l'univers*, et que le *spectacle de la nature**, exposé, ce semble, aux yeux de tous pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs pour en être aperçu. J'avoue que cette proposition me surprend: serait-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être *philosophes**, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls *philosophes** de croire en Dieu? [...] je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'Auteur de *la Nature** soit moins bien adoré par moi qui ne sais rien que par celui qui connaît et le cèdre, et l'hysope, et la trompe de la mouche et celle de l'éléphant» (*Réponse au roi de Pologne*, 40). Voir note 161.

¹²⁵ Il est bien connu que Platon, dans sa *République*, déclare le *philosophe** aussi bien que le poète, inutiles à la *cité**.

¹²⁶ L'*oisiveté** est mentionnée trois fois par Turretini. Rousseau s'étendra beaucoup sur cette circonstance funeste. Il l'associera cependant souvent au luxe et à la mollesse (motifs absents chez Turretini). «Ce n'est point par stupidité que [les nations rudes, vertueuses et ignorantes] ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'*ignoraient** pas que dans d'autres contrées *des hommes oisifs** passaient leur vie à *disputer** sur le souverain bien, sur le *vice** et sur la *vertu**, et que d'*orgueilleux** raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondaient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine» (DSA I, 38; déjà notes 116, 194); «*Nées dans l'oisiveté**, [nos vaines sciences] la nourrissent à leur tour; et la perte irréparable du

temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société» (*DSA* II, 54); «[Que] devons[-nous] penser de cette foule d'écrivains *obscurs** et de *lettrés oisifs**, qui dévorent en pure perte la substance de l'État» (56; cité notes 36, 103, 121 et suite note 134); «D'autre maux pires encore suivent les lettres et les arts. Tel est le luxe, né comme eux de *l'oisiveté** et de la *vanité** des hommes» (57); «Quand les Goths ravagèrent la Grèce, toutes les *bibliothèques** ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il fallait laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire et à les amuser à *des occupations oisives* et sédentaires**» (64); «Je sais qu'il faut occuper les enfants, et que *l'oisiveté* est pour eux le danger le plus à craindre» (67; voir ci-dessus note 57); «Des richesses sont nés le luxe et *l'oisiveté**, du luxe sont venus les beaux-arts, et de *l'oisiveté* les sciences» (*Réponse au roi de Pologne*, 50; déjà note 77).

¹²⁷ Le cordonnier n'est pas la figure positive d'artisan humble et *utile** la plus familière à Rousseau. Il situe l'âge vertueux en deçà de l'invention des chaussures. «Mais quoi! dit [Montaigne], ils [*i.e.* les «sauvages» américains] ne portent point de chausses!» (*DSA* I, 38; note de Rousseau). «Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots était un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la *vertu**» (*Dernière Réponse à Bordes*, 95). «Tout homme qui s'occupe de talons agréables veut plaire [...] et être adoré *plus qu'un autre*» (Préface à *Narcisse*, 967). Voir par contre: «J'aime mieux qu'Émile soit cordonnier que poète» (*Émile* II, *OC* IV, 473). Une savante querelle (moquée par les laïcs) sur les «gymnastiques» concerne encore au XVIII^e siècle les règlements interdisant les chausses dans les monastères.

¹²⁸ Eugène Ritter n° 8: «...tandis qu'il serait à souhaiter que tous ceux qui ne pouvaient avancer loin dans la carrière des lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, et se fussent jetés dans des arts *utiles** à la société. Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un géomètre subalterne, serait peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes» (*DSA* II, 75).

¹²⁹ Registre de la maladie contagieuse et de l'empoisonnement moral (notes 80, 190): «Je ne saurais me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, et qu'on ne nous consulte pas *pour nous empoisonner*. c'est de très bon gré que je me suis jeté dans l'étude [...]» (note de Rousseau dans sa *Réponse au roi de Pologne*, 38).

¹³⁰ Turretini dénonce les théories qui inciteraient à la guerre. Le *Premier Discours* présente au contraire un ethos patriotico-belliciste de ferveur assez naïve. Rousseau s'efforcera par la suite d'atténuer cet aspect anachronique (le civisme militaire) de son admiration pour la Sparte et la Rome archaïques. Voir notes 123, 171.

¹³¹ Voir *DSA* II, 56 (note 134).

¹³² «Nous avons des *physiciens, des géomètres, des chimistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens**; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigents et méprisés» (*DSA* II, 70). Voir une formule exactement symétrique dans la *Réponse* de Rousseau au roi de Pologne sur l'affaiblissement du sentiment religieux, note 120.

¹³³ Sur le fard, note 6. «[Les arts et les sciences] *couvrent* au moins [les *vices**] d'un *vernis* qui ne permet pas au *poison* de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la *vertu**, mais elles en laissent le *simulacre* public (C'est le *vice** qui *prend le masque* de la *vertu** [...] pour s'ôter sous cette aimable et sacrée effigie l'horreur qu'il a de

lui-même quand il se voit à découvert. [note de Rousseau]]» (Préface à *Narcisse*, 972).

¹³⁴ Eugène Ritter n° 9: «Mais ces vains* et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes*; sapant les fondements de la foi*, et anéantissant la vertu*. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie* et de religion*, et consacrent leurs talents et leur philosophie* à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes» (DSA II, 56). Voir notes 120, 131.

¹³⁵ Plutôt que la notion d'éclat éteint, le *Premier Discours* met en scène une féconde opposition entre éclat (lumière authentique et véritablement admirable: «sagesse brillante», note 192; et «[Cinéas] ne fut ébloui ni par une pompe vaine*, ni par une élégance recherchée», DSA I, 47) et faux-brillant (attrait du clinquant abusif). Voir par exemple «briller de suffisance», «les arts brillent», «désir de briller», notes 35, 120, 194. Voir «le néant de ces titres orgueilleux* qui nous éblouissent» (DSA I, 49); «Je dis brillant, mais de quel éclat?» (DSA II, 59).

¹³⁶ Eugène Ritter n° 10: «On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps» (DSA II, 63). Dans son *Premier Discours* Rousseau prend soin d'effacer toute dimension évangélique de l'argumentation. En revanche, voir plus tard un long développement: «Douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde» (*Réponse au roi de Pologne*, 45); il est important de se reporter à la suite, *id.*, 47 (déjà cité note 91); *id.*, 49 (déjà cité début note 17); «N'étalez point à mes yeux cette science orgueilleuse*, ni ce faste indécent qui vous déshonorent et qui me révoltent; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois; et surtout, montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette Loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir, ni de m'en enseigner davantage, et votre ministère est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles lettres, ni de philosophie*. C'est ainsi qu'il convient de suivre et de prêcher l'Évangile, et c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les Nations, *non aristotelico more*, disaient les Pères de l'Église, *sed Piscatorio*» (49).

¹³⁷ Dans nos notes, nous nous en tenons au commentaire limité du vis-à-vis Turretini-Rousseau. Nous serons donc sensiblement moins sollicités dans cette seconde partie consacrée à l'éloge des arts et des sciences. Pour sa part, Eugène Ritter avait même borné son examen à la seule première partie.

¹³⁸ Rousseau souscrit volontiers à cette idée (par ex.: «La science, prise de manière abstraite, mérite toute notre admiration», Préface à *Narcisse*, 965). Mais il ajoute qu'il n'y aura jamais d'autres belles-lettres à attendre dans la réalité que celles que produisent les hommes – qui sont effectivement dénaturés. L'argument sera pourtant très souvent allégué contre lui par les réfuteurs du *Premier Discours* (par ex. déjà dans la recension de Fréron, celle-là même qui attire l'attention des Parisiens sur l'existence du discours de Turretini: «J'ose avancer une proposition que je crois plus vraie que celle de M. Rousseau: c'est que ce sont les mœurs qui corrompent les arts et les sciences, et non les arts et les sciences qui corrompent les mœurs», cité par Tente, *op.cit.*, 174).

¹³⁹ *Grandeur**: voir note 175. «C'est un grand* et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts; dissiper, par les lumières de sa raison les ténèbres* dans lesquelles la nature* l'avait enveloppé; s'élever au-dessus de lui-même; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers; et, ce qui est encore plus

*grand** et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin» (*Incipit* de *DSA* I, 26).

¹⁴⁰ *Origine**, voir notes 113, 149, 169, 196.

¹⁴¹ Nouvelle référence érudite énigmatique. Voir la remarque ci-dessus note 100.

¹⁴² *Craindre**: voir l'adage latin *Timendi causa est nescire*, «L'ignorance* est la cause de la crainte*» et notes 57, 73.

¹⁴³ Ce texte, sollicité une première fois dans la première partie *contra*, est à présent la première autorité revendiquée pour étayer la partie *pro*. Après un jugement ponctuel et particulier des *Questions naturelles* (scepticisme vis-à-vis d'un historiographe – note 78), La Préface générale de ce même ouvrage offre à Turretini deux longs passages (note 177) en faveur du savoir. Soulignons cette sollicitation de Sénèque dans une argumentation favorable aux arts, aux sciences et au haut prix de la raison. Au contraire Rousseau est quant à lui totalement imprégné des exclamations et invectives sceptiques propres aux *Lettres à Lucilius*; voir notes 102, 108.

¹⁴⁴ «J'ai trouvé ! J'ai trouvé !»: célèbre exclamation d'allégresse du grand savant Archimède (287-212) courant nu dans les rues de Syracuse, alors qu'il vient de découvrir la loi de la poussée subie par un corps plongé dans un fluide, correspondant au poids du fluide déplacé (récits de Plutarque; de Vitruve). Le roi Hiéron avait posé le problème d'une escroquerie sur l'alliage composant sa couronne d'or. Rappelons que Turretini adresse ce *Discours* à un public d'étudiants. Voir note 58.

¹⁴⁵ Rousseau façonne un «Socrate ami de l'ignorance*» qui lui convient. En réalité Socrate fit surtout l'apologie du savoir bien compris: «Il disait qu'il n'y a qu'un seul bien, la science, et un seul mal, l'ignorance*» (Diogène Laërce, *Vie et doctrine de Socrate*, 31). Voir notes 21, 33.

¹⁴⁶ L'un des principaux réfutateurs du *Discours* de Rousseau, Claude Nicolas Lecat, citera (1751) ce même passage de Cicéron (Tente, *op. cit.*, p. 239).

¹⁴⁷ Cf. Pouilly, *Sentiments agréables*: voir note 56.

¹⁴⁸ Comme par anticipation, Turretini paraît répondre ici par l'affirmative à la future question de morale de l'Académie de Dijon: «Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à rétablir les mœurs» !

¹⁴⁹ Terme particulièrement sensible en ce qui touche au système des valeurs et à la conception du *progrès** négatif et corrupteur de Rousseau. Il s'agit bien sûr d'un point de désaccord total entre le rationaliste Turretini et l'ami de la simplicité primitive. Le *Premier Discours* n'est pas encore le lieu où s'exposera la théorie réhabilitant le «bon sauvage». Voir cependant un certain nombre d'allusions précoces, déjà positives: «Les sauvages* de l'Amérique, qui vont tout nus et qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposerait-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?» (*DSA* I, 29; note de Rousseau); «Je n'ose parler de ces nations heureuses qui ne connaissent pas même de nom les vices* que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages* de l'Amérique dont Montaigne ne balance point à préférer la simple et naturelle* police, non seulement aux lois* de Platon, mais même à tout ce que la philosophie* pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappants pour qui les saurait admirer. Mais quoi ! dit-il, ils ne portent point de chausses* !» (38; note de Rousseau). «J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes» (*Dernière Réponse à Bordes*, 92). «Un Sauvage* est un homme, et un Européen est un homme. Le demi-philosophe* conclut aussitôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre; mais le philosophe* dit: en Europe, le

gouvernement, les *lois**, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement et sans cesse; tout leur fait un devoir du *vice**; il faut qu'ils soient méchants pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les *Sauvages**, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses: l'amour de la société et le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent: ce mot de propriété qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux; ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, et qu'ils méritent tous. Il est très possible qu'un *Sauvage** fasse une mauvaise action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui serait bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux: plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talents et leur industrie, plus ils se friponnent décemment et adroitement, et plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, et le *Sauvage** est cet homme-là» (Préface à *Narcisse*, 969-970, note de Rousseau).

¹⁵⁰ Seconde référence explicite au *De oratore* (voir note 114). L'un des principaux réfuteurs du *Discours* de Rousseau, Claude Nicolas Lecat, citera (1751) lui aussi ce traité de Cicéron (Tente, *op. cit.*, p. 246).

¹⁵¹ Sur l'usage de l'œuvre de Cicéron, voir note 27.

¹⁵² Rousseau sur la *maladie** et l'*inutilité** des *médecins**: note 92. René de Bonneval, réfuteur virulent du *Premier Discours*, sera particulièrement remonté face à l'insensibilité du Genevois à l'égard des bienfaits de la *médecine**: «Il y a même de l'inhumanité dans votre opinion [...] Je suppose qu'on vous priât d'entrer dans un hôpital et qu'au lieu d'en plaindre les *malades** vous déclamassiez contre le seul remède capable de les soulager et d'empêcher le progrès du mal: n'aurait-on pas droit de crier à la cruauté?» (*Lettre d'un ermite à J.-J. Rousseau*, 1753; Tente, *op.cit.*, p. 561-562).

¹⁵³ De même Jean Barbeyrac: «Voudrait-on que nous fussions encore réduits à faire comme autrefois les Babyloniens, qui, faute de *médecins**, portaient les *malades** dans une place publique pour demander aux passants s'ils avaient eu ou vu de *maladie** semblable [...] ?» (*Discours sur l'utilité des Sciences et des Lettres*, 1714, éd. citée, p. 8).

¹⁵⁴ Sur l'opinion défavorable de Rousseau à la compétence polyglotte, voir ci-dessus note 57.

¹⁵⁵ L'un des principaux réfuteurs du *Discours* de Rousseau, Claude Nicolas Lecat, citera (1751) la même épître d'Horace (Tente, *op.cit.*, p. 256). La locution «montrer plus pleinement, avec plus de justesse que n'ont fait Chrysippe et Crantor» était passée en proverbe. Chrysippe (III^e s. av. J.-C.) est un philosophe grec qui fonda l'école stoïcienne; Crantor (III^e s. av. J.-C.), disciple de Platon, est l'un des philosophes de l'Académie. Voir: «Mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore: Rome se remplit de philosophes et d'orateurs; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'Épicure, de Zénon, d'Arcésilas. 'Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, disaient leurs propres philosophes [Sénèque], les gens de bien se sont éclipsés.'» (DSA I, 45). Les trois philosophes athéniens cités se rattachent eux

aussi à trois écoles (dénoncées comme telles par Rousseau) du Jardin (épicurisme) du Portique (stoïcisme) et de la Nouvelle Académie (IV^e/III^e siècle av. J.-C.).

¹⁵⁶ Cf. ci-dessus, notes 94 et 96.

¹⁵⁷ La poésie.

¹⁵⁸ L'*utilité** (ou non ! voir note 12) des travaux de génie humain (digues, ports abrités) pour éviter les catastrophes naturelles recevra une nouvelle actualité en 1755 lors de la dispute entre Voltaire et Rousseau sur la Providence, après le tremblement de terre de Lisbonne. En 1714 Jean Barbeyrac se félicite du progrès des modernes qui se refusent d'accepter avec fatalisme les catastrophes telles que l'écroulement biblique de la Tour de Siloam, le débordement du Tibre ou les inondations du Nil (*Discours sur l'utilité des Sciences et des Lettres*, éd. citée, p. 10).

¹⁵⁹ J.-J. Rousseau sur la défensive protestera dans ses *Réponses* qu'il considère la Science en soi comme positive. Voir notes 25, 26, 44.

¹⁶⁰ «Quand les Goths ravagèrent la Grèce, toutes les *bibliothèques** ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il fallait laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire et à les amuser à des occupations *oisives** et sédentaires» (DSA II, 64). «On dit que le calife Omar, consulté sur ce qu'il fallait faire de la *bibliothèque** d'Alexandrie, répondit en ces termes: Si les livres de cette *bibliothèque** contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais et il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore: ils sont superflus. Nos savants ont cité ce raisonnement comme le comble de l'*absurdité**» (DSA II, 73-74; note de Rousseau). «Nos *bibliothèques** regorgent de livres de théologie; et les casuistes fourmillent» (*Réponse au roi de Pologne*, 48). «Arrêtons-nous un instant sur cette dernière conséquence, et gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les *Bibliothèques** et détruire les Universités et les Académies. Nous ferions que replonger l'Europe dans la Barbarie, et les *mœurs** n'y gagneraient rien» (55-56).

¹⁶¹ Ni Turretini ni Rousseau ne partagent la conception du Dieu-horloger des déistes. J.-J. Rousseau fait grand cas de l'abbé Pluche: «L'étude de la *Nature**: soit qu'on en considère l'assemblage et la disposition générale; soit qu'on en examine les beautés dans le détail. Tout y est capable de plaire et d'instruire, parce que tout y est plein de desseins, de *proportions**, et de précautions. Tous les *corps** qui nous environnent [...] nous apprennent quelques *vérités**: ils ont tous un langage qui ne s'adresse qu'à nous. [...] Leur tendance à une fin nous marque l'*intention de l'Ouvrier**» (*Spectacle de la nature*, I^{er} tome, Préface). Rousseau recommandait la lecture de cet ouvrage dans ses «Projets d'éducation» de 1740/1 et 1743: «L'Histoire *naturelle** peut passer [...] pour la plus intéressante de toutes les sciences que les hommes cultivent, et celle qui nous ramène le plus naturellement de l'*admiration des ouvrages à l'amour de l'Ouvrier**. Je ne négligerai pas de le rendre curieux sur les matières qui y ont rapport, et je me propose de l'y introduire dans deux ou trois ans par la lecture du *Spectacle de la nature*» (*Projet pour l'éducation de Monsieur de Sainte-Marie*, 1743). Il restera fidèle à l'esprit de cet ouvrage chrétien d'histoire *naturelle** (l'Artisan se laisse admirer dans son ouvrage) jusque dans les dernières années de sa vie (voir *Rêveries du promeneur solitaire*, Septième Promenade, OC I, p. 1062). Voir notes 122, 124.

¹⁶² Bar[r]illot, l'éditeur genevois des discours de Turretini et de Rousseau, publie une série de sept thèses de théologie dans la série *De Præstantia ac divinitate religionis christianæ* (1714-1717).

¹⁶³ Le même argument sera repris par l'auteur jésuite d'un compte rendu – hostile à Rousseau – de la *Réponse au roi de Pologne* (*Mémoires de Trévoux*, déc. 1751): «Et quand Julien l'Apostat défendit aux chrétiens l'usage des poètes, des orateurs, en un mot de tous les écrivains de l'ancienne Grèce, les saints docteurs de ce temps-là ne regardèrent-ils pas cette loi comme quelque chose de préjudiciable à la religion, comme une persécution des plus rigoureuses et des plus malignes?» (voir Tente, *op.cit.*, p. 297). Il se référera au livre III de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, que Turretini cite lui aussi à deux reprises – plus haut.

¹⁶⁴ Rappel de l'idéal d'élucidation, grâce à la philologie, d'Érasme et de la Renaissance. Sur *Post tenebras lux* voir notes 39, 139, 191.

¹⁶⁵ L'optimisme des Lumières confortera cette certitude de *résoudre* et de *solutionner* rationnellement les questions de morale, comme il en va des problèmes de mathématiques. On trouve un écho chez Rousseau qui parle de «la solution de la question» (*Réponse à Lecat*, 99; ci-dessus note 34). Voir, parmi les réfutations du *Premier Discours*, toutes plus péremptoires et définitives les unes que les autres, ce titre significatif et arrogant de Jean-Henri-Samuel Formey: *Examen philosophique de la liaison réelle qu'il y a entre les sciences et les mœurs, dans lequel on trouvera la solution de la dispute* de M. J.-J. Rousseau avec ses adversaires sur la question proposée par l'Académie de Dijon* (1755).

¹⁶⁶ Lorsqu'il réfutera Rousseau, le roi Stanislas reprendra l'argument dans des termes analogues: «Tant de grands hommes, qui ont défendu la religion [...] n'ont-ils pas puisé dans l'étude ces *lumières** supérieures qui ont triomphé des *erreurs** [...] ? Plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la Révélation, plus il se fortifie dans la *foi**. C'est dans les divines Écritures qu'il en découvre l'*origine** et l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Pères de l'Église qu'il en suit de siècle en siècle le développement; c'est dans les livres de morale et les annales saintes qu'il en voit les exemples et qu'il s'en fait l'application» (Tente, *op.cit.*, p. 163). Voir la cinglante *Réponse* de Rousseau à ce passage, notes 120 (et 35, 40, 123, 124, 136).

¹⁶⁷ Affirmation claire qui pourrait avoir inspiré la Question de Dijon ! Le sens est toutefois à l'inverse de tout ce que soutient la *Réponse* de Rousseau.

¹⁶⁸ «Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique [la Suisse] si vantée *pour son courage* que l'adversité n'a pu abattre, et pour sa fidélité que l'exemple n'a pu *corrompre**» (DSA I, 37-38). «Sa façon de penser annonce un *cœur** vertueux*» (le roi Stanislas à propos du caractère pressenti de l'auteur du *Premier Discours*). «Je disais que c'est parce que la science toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands *progrès** et *trop de passions dans le cœur** pour n'en pas faire un mauvais usage, que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, et que chacun a reçu toutes les *lumières** dont il a besoin pour cette étude» (*Réponse au roi de Pologne*, 36-37); «Leur méthode [des disciples du Christ] était simple; ils prêchaient sans art, mais avec un *cœur** pénétré» (45); «Il y a une *ignorance** féroce et brutale, qui naît d'un mauvais *cœur** et d'un esprit faux; une *ignorance** criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité; qui multiplie les *vices**; qui dégrade la raison, avilit l'*âme** et rend les hommes semblables aux bêtes: cette *ignorance** est celle que l'Auteur attaque, et dont il fait un portrait fort odieux et fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'*ignorance** raisonnable, qui consiste à borner sa *curiosité** à l'étendue de ses facultés qu'on a reçues; une *ignorance** modeste, qui naît d'un vif amour pour la

vertu, et n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point *dignes de remplir le cœur* de l'homme*, et qui ne contribuent point à le rendre meilleur; une douce et précieuse *ignorance**, *trésor d'une âme* pure et contente de soi*, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, et n'a pas besoin de chercher un *faux** et *vain** bonheur dans l'opinion que les autres pourraient avoir de ses *lumières**: voilà l'*ignorance** que j'ai louée» (54).

¹⁶⁹ *Origine**, voir note 140.

¹⁷⁰ «Qu'il serait doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure était toujours l'image *des dispositions du cœur**; si la décence était la *vertu**; si nos maximes nous servaient de règles; si la véritable *philosophie** était inséparable du titre de *philosophe** ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble» (DSA I, 30). «Après la mort de Jésus Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple; *ils prêchaient sans art, mais avec un cœur* pénétré*» (*Réponse au roi de Pologne*, 45; note 168); *id.*, 54 (déjà note 168). «En même temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du *Philosophe**, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de Lettres et toujours avec un égal préjudice pour la *vertu**. Tout homme qui s'occupe des talons agréables veut plaire, être admiré, et il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissements publics appartiennent à lui seul: je dirais qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisait encore plus pour en priver ses concurrents. De là naissent d'un côté les raffinements du goût et de la politesse; *vile et basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rapetissent l'âme* et corrompent* le cœur**; et de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'Artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, et tout ce que *le vice** a de plus lâche; de plus odieux. Si le *Philosophe** méprise les hommes, l'Artiste s'en fait bientôt mépriser, et tous deux concourent enfin à les rendre méprisables» (Préface à *Narcisse*, 967-968).

¹⁷¹ Il est remarquable que Turretini ne s'étende aucunement sur le *courage**, la *vertu** et la discipline militaires. Ce registre est au contraire chaleureusement sollicité par Rousseau dans son éloge des vertus de l'ignorance dans son *Discours* (cf. notes 123, 130).

¹⁷² «It nigrum campis agmen prædamque per herbas / convectant», Virgile, *Énéide*, IV, 404-405 (Turretini ne donne pas la référence).

¹⁷³ *Origine**: conception selon laquelle l'*âme** procède du feu céleste.

¹⁷⁴ «L'étude de l'univers devrait élever l'homme à son Créateur, je le sais; mais elle n'élève que *la vanité** humaine. Le *philosophe** qui se flatte de pénétrer dans les secrets de *Dieu** ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle: il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des lois à la *nature** et des bornes à la divinité; et tandis qu'occupé de *ses vains* systèmes*, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur [...] admire, loue et bénit [...]» (*Réponse au roi de Pologne*, 41; déjà note 35).

¹⁷⁵ *Grandeur*. voir note 139.

¹⁷⁶ Les belles et profondes paroles (scientifiques-théologiques) du païen Sénèque témoignent du fait qu'il participe à la même inspiration divine que les chrétiens.

¹⁷⁷ La boussole sénèqueienne (voir l'épigraphe du *Discours*) est rappelée: ici à la faveur d'une troisième longue citation d'un ouvrage sollicité plus haut (notes 78, 143). Sénèque est une autorité majeure à la fois pour Turretini et pour Rousseau (il le cite une seule fois, et sans le nommer: «*Depuis que les savants ont commencé à*

paraître parmi nous, disaient leurs propres philosophes, *les gens de bien se sont éclipsés*» (DSA I, 45), emprunt à l'épître 95 à Lucilius, 13). D'autres candidats au concours dijonnais avaient relu cette épître. Le Troyen Grosley, classé second par le jury, pour une réponse elle aussi négative à la Question dijonnaise, avait concouru sous la bannière de cette citation. On ne saurait sous-estimer l'influence des *Lettres à Lucilius* (88, 89, 95, 105) sur le *Premier Discours*; elle se transmet pour une grande part par le biais de Montaigne. Voir d'autre part: «De toutes les sectes des anciens philosophes* que j'ai attaquées comme *inutiles** à la *vertu**, les *stoïciens* sont les seuls que M. Gautier m'abandonne et qu'il semble même vouloir mettre de mon côté» (*Réponse à Gautier*, 66).

¹⁷⁸ *Est quodam prodire tenus, si non datur ultrà*, Horace, *Épîtres*, I,1, 32 (Turretini ne donne pas la référence).

¹⁷⁹ Sur ce problème socratique voir ci-dessus note 33.

¹⁸⁰ Le mode de réflexion pascalien et cartésien vient englober l'interrogation socratique.

¹⁸¹ Sur l'absence de réflexion de Rousseau sur l'*évidence*, voir notes 40, 44.

¹⁸² Cette formule sur l'être et le paraître correspond à une traduction littérale d'un vers bien connu d'Horace (*Decipimur specie recti*, Horace, *Art poétique*, v. 25) que Rousseau choisit comme devise, comme épigraphe et comme signature dans le concours de Dijon où le règlement le contraignait à présenter son discours sous anonymat.

¹⁸³ Rousseau prend en considération le *bonheur**: «Voici une des grandes et plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, et dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces *vérités** qui tiennent au *bonheur** du genre humain» (DSA, Préface, 23); «Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre des peuples qui, préservés de cette contagion des *vaines** connaissances ont par leurs *vertus** fait leur propre *bonheur**» (DSA I, 36); «Ils lèveront leurs mains au ciel, et diront dans l'amertume de leur *cœur**: "Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des *lumières** et des funestes arts de nos pères, et rends-nous *l'ignorance**, l'innocence et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre *bonheur** et qui soient précieux devant toi." Mais si le *progrès** des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable *félicité**; s'il a *corrompu** nos mœurs, et si la *corruption** des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'auteurs [...] ?» (DSA II, 75); «Que les savants [...] contribue[nt] par leur crédit au *bonheur** des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la *vertu**, la science et l'autorité animées d'une noble émulation et travaillant de concert à la *félicité** du genre humain» (77). «Que la culture des sciences *corrompe** les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurais-je pu dire que dans chaque homme en particulier la science et la *vertu** sont incompatibles, moi qui ai exhorté les princes à appeler les vrais savants à leur Cour, et à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la science et la *vertu** réunies pour le *bonheur** du genre humain ?» (*Réponse au roi de Pologne*, 39).

¹⁸⁴ Sur l'absence du registre thématique baroque chez Rousseau, voir note 47.

¹⁸⁵ Poème aphoristique (*Epigrammata*) du théoricien du droit Hugo Grotius (Turretini ne donne pas la référence). Le dernier vers (*Nescire quædam, magna pars sapientiæ*) a pris valeur de proverbe.

¹⁸⁶ Dans l'argumentation de son *Premier Discours*, Rousseau s'en prend avec virulence à la nouvelle philosophie mercantile de Melon: «Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu*; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendrait à Alger; un autre en suivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien, et d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la consommation qu'il y fait» (*DSA* II, 57-58). «Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les lois, et les autres liens qui resserrant entre les hommes les nœuds de la société* [Je me plains de ce que la Philosophie* relâche les liens de la société qui sont formés par estime et par bienveillance mutuelle, et je me plains de ce que les sciences, les arts et tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel.]» (Préface à *Narcisse*, 968).

¹⁸⁷ Unilatéral, sélectif et partial, Rousseau ne sait pas (ne veut pas) faire cette distinction subtile. Le procès de l'inutile* occupe une place importante dans son argumentation (voir note 17): «En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien; et tout citoyen* inutile* peut être regardé comme un homme pernicieux» (*DSA* II, 54-55).

¹⁸⁸ *L'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de mathématique et de physique* paraît à Amsterdam et Paris sous la forme de grands volumes in-quarto, à partir de 1702, pour récapituler tous les acquis de l'Académie, en remontant aux origines (1666). Turretini ne mentionne pas explicitement Fontenelle, qu'il a bien connu à Paris. Jean Barbeyrac produit lui aussi une longue citation de l'importante préface de Fontenelle (*Discours sur l'utilité des Sciences et des Lettres*, 1714, éd. citée, p. 13).

¹⁸⁹ Sur la notion de plaisir*: notes 56, 147, 195.

¹⁹⁰ Sur la métaphore de la contagion*: notes 80, 129.

¹⁹¹ Fidèle à la devise de Genève et à son sens rénové (notes 29, 39, 139), Turretini affectionne – comme Rousseau – l'imaginaire du contraste de la lumière* (évidemment positive) et de la nuit*. Voir les sarcasmes de Fréron à propos de l'argumentation paradoxale et provocante de Rousseau: «Il m'est venu dans l'esprit [de proposer] à quelque Académie [cette question]: Si le jour* a contribué à épurer les mœurs. [...] Je me serais attaché à la négative. J'aurais prouvé que le jour* est la cause de notre corruption*; que s'il n'y avait point de jour*, on ne se verrait pas, et que par conséquent il n'y aurait plus de haine, d'amour, d'intérêt, d'orgueil* et de fatuité; j'aurais fait un long détail des crimes et des vices* qu'entraînent ces passions*» (*Lettres sur quelques écrits de ce temps*, novembre 1753; Tente, *op. cit.*, p. 694).

¹⁹² Pour Rousseau la Cité* a tout à craindre des arts et des sciences: Rousseau se fera bientôt une mythologie de son origine et de sa qualité de citoyen* de Genève. Les questions du citoyen* et de l'inutilité* avérée des arts et des sciences dans la cité* (Sparte ou Rome archaïque) est extrêmement présente dans le *Discours* (ce qui n'est pas le cas chez Turretini). «Oublierais-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité* aussi célèbre par son heureuse ignorance* que par la

sagesse de ses *lois**, cette République de demi-dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs *vertus** semblaient supérieures à l'humanité. Ô Sparte !» (DSA I, 39); «"Que vit donc Cinéas de si majestueux [demande Fabricius] ? Ô *citoyens** ! Il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts; le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre"» (47); «En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien; et *tout citoyen* inutile* peut être regardé comme un homme pernicieux*. [...] si les travaux des plus *éclairés** de nos savants et de nos *meilleurs citoyens** nous procurent si peu d'*utilité**, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains *obscur** et de lettrés *oisifs**, qui dévorent en pure perte la substance de l'État» (DSA II, 54-55, 56; notes 36, 103, 121, 126); «Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, et qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs et des *citoyens**» (59); «Les anciennes républiques de la Grèce avec cette sagesse qui brillait dans la plupart de leurs institutions avaient interdit à leurs *citoyens** tous ces métiers tranquilles et sédentaires qui, en affaissant et corrompant le *corps**, énervent sitôt la vigueur de l'*âme**» (65); «Nous avons des physiciens, des géomètres, des chimistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres; *nous n'avons plus de citoyens**» (70); «[Les sages Académies nouvellement créées] pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de sujets propres à *ranimer l'amour de la vertu* dans les cœurs* des citoyens**, montreront que cet amour règne parmi elles, et donneront aux peuples ce plaisir si rare et si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain, non seulement des *lumières** agréables, mais aussi des instructions salutaires» (71). «Quoiqu'il nous reste de *vrais* Philosophes**, ardents à rappeler dans nos *cœurs** les *lois** de l'humanité et de la *vertu**, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans les maximes le *mépris de l'homme et du citoyen**» (Préface à *Narcisse*, 966); «Le goût de la *philosophie** relâche tous les liens d'estime et de bienveillance qui attachent les hommes à la société, et c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. [...] *son amour-propre augmente en même proportion* que son indifférence pour le reste de l'univers*. La famille, la *patrie** deviennent pour lui des mots vides de sens: il n'est ni parent, ni *citoyen**, ni homme; il est *Philosophe**» (967). Voir aussi note 123.

¹⁹³ Bien que sa démarche soit scrupuleusement laïque, Rousseau soutient que les arts et les sciences sont extrêmement néfastes à la religion (voir *supra*, «religion», notes 57, 90, 91, 120, 134, 136).

¹⁹⁴ *Disputes**: notes 7, 23, 165. «Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'*ignoraient** pas que dans d'autres contrées des hommes *oisifs** passaient leur vie à *disputer** sur le souverain bien, sur le *vice** et sur la *vertu**, et que d'*orgueilleux** raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondaient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine» (DSA I, 38; déjà notes 116, 126). «La *vérité** est si indépendante de ceux qui l'attaquent et de ceux qui la défendent, que les auteurs qui en *disputent** devraient bien s'oublier réciproquement; cela épargnerait beaucoup de papier et d'encre» (*Réponse au roi de Pologne*, 40); «Le Peuple que Dieu s'était choisi n'a jamais cultivé les sciences et on ne lui en a jamais conseillé l'étude; cependant, si cette étude était bonne à quelque chose, il en aurait eu plus besoin qu'un autre» (44); «Dans l'établissement de la Nouvelle Loi, ce ne fut point à des savants que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine

et son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits et les simples. Et dans les instructions qu'il donnait à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisait de tout cela. Après la mort de Jésus Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple; ils prêchaient sans art, mais avec un *cœur** pénétré [...]» (45); «Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Évangile et de la foi des Apôtres, il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa surtout les dogmes; chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de secte se fit entendre, les hérésies pullulèrent de toutes parts. L'emportement et la violence ne tardèrent *pas à se joindre à la dispute**» (47); «Après la renaissance des lettres, les divisions ne tardèrent pas à recommencer, plus terribles que jamais. De savants hommes émurent la querelle, de savants hommes la soutinrent, et les plus capables se montrèrent toujours les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différents partis: aucun n'y portait l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la *vérité**; tous n'y portaient que le désir de briller aux dépens de leur adversaire; chacun voulait vaincre, nul ne voulait s'instruire; le plus fort imposait silence au plus faible; *la dispute** se terminait toujours par des injures, et la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sait quand tous ces maux finiront» (48).

¹⁹⁵ Sur la notion de *plaisir**, note 56.

¹⁹⁶ L'idée de péché originel est, on le sait, étrangère à Rousseau. Sans rompre avec ce dogme, Turretini a lui-même œuvré pour atténuer les formules de la liturgie de l'Eglise genevoise dans le sens d'un adoucissement de l'idée d'*origine* corrompue**. Il fait par exemple remplacer l'assertion calviniste orthodoxe «Nous sommes de pauvres pécheurs, conçus et nés en iniquité et *corruption**, enclins à mal faire, inutiles à tout bien» par la formule moins lourde «Nous sommes nés en *corruption** et enclins au mal.» Voir note 140.

¹⁹⁷ La Sorbonne de Paris, catholique, est sans doute visée. L'Académie de Genève ne fut fondée qu'en 1559. Celle de Lausanne avait été fondée en 1537 déjà.